

# *Le journal du confinement*

Mars - Mai 2020



**lh**

*livreshebdo.fr*

SOMMAIRE

3 Avant-propos <i>Nouvelles du front</i>	46 Irene Alvarez <i>Lata de sal</i>	88 Cécile Boyer-Runge <i>Robert Laffont</i>	132 Sophie Talneau <i>Romancière</i>
4 Benoît Virot <i>Nouvel Attila</i>	50 Olivier Chaudenson <i>Maison de la Poésie</i>	92 Anne Helman <i>Librairie Chat Perché</i>	136 Caroline Coutau <i>Editions Zoé</i>
10 Didier Decoin <i>Académie Goncourt</i>	54 Samuel Delage <i>Les Petits Mots des Libraires</i>	96 Amaël Dumoulin <i>Bibliothèques de Dunkerque</i>	140 Anna Marcuzzi <i>Médiathèques de Strasbourg</i>
14 Amanda Spiegel <i>Librairie Folies d'encre</i>	58 Vincent Monadé <i>Centre national du livre</i>	100 Cristina Piovani <i>Festival Italissimo</i>	146 Catherine Heude <i>Actes Sud</i>
20 Pascal Didier <i>Volumen Interforum</i>	62 Nathalie Iris <i>Librairie Mots en marge</i>	104 Rozenn Le Bris <i>Institut Français de Tunisie</i>	152 Marie-Rose Guarnieri <i>Librairie des Abbesses</i>
26 Rémi Pépin <i>Graphiste et directeur artistique freelance</i>	66 Béatrice Ottersbach <i>Les plumes de Léon</i>	108 Juana Macari <i>Una Volta</i>	158 Manuel Carcassonne <i>Stock</i>
30 Marie Oneissi <i>Dicoland/MLD</i>	70 Flore Roumens <i>Editions Seuil</i>	114 Eric Blackburn <i>Librairie Le Port de tête</i>	162 Du confinement au « jour d'après »
34 Aline Moncey <i>Bibliothèque Clémence Lortet à Lyon</i>	74 Naima Beldjoudi <i>El Kalima éditions</i>	118 Isabelle Diu <i>Bibliothèque Jacques Doucet</i>	
38 Laurent Payet <i>LP Conseils</i>	78 Chloé Pathé <i>Editions Anamosa</i>	124 Marie Noble <i>La Foire du livre de Bruxelles</i>	
42 Benoît Bougerol <i>La maison du livre à Rodez et Privat à Toulouse</i>	84 Florence Codet <i>Bibliothécaire</i>	128 Marion Jablonski <i>Albin Michel</i>	

AVANT-PROPOS

# Nouvelles du front

Parmi les premières questions que s'est posée, mardi 17 mars 2020 au matin, la petite équipe de rédaction de Livres Hebdo soudain balkanisée pour cause de confinement, celle du devenir de chacun de ses lecteurs et de leurs activités. Au-delà des annonces de fermeture des librairies et des bibliothèques, des reports et des annulations de salons et de festivals, des décisions de suspension de la parution des nouveautés de l'édition dont nous allons rendre compte au quotidien sur notre site internet et au travers de nos newsletters et de nos comptes sur les réseaux sociaux, comment chacun s'organisait-il de chez lui ? Comment telle ou tel libraire, éditeur, bibliothécaire, organisateur de manifestation, responsable d'institution culturelle aménageait-il son présent et celui de son équipe ? Comment il ou elle s'autorisait-il à penser l'après ? Comment aussi un média professionnel comme le nôtre pouvait-il rendre compte de ce vécu et de ces questionnements ?

De ces interrogations est né Le journal du confinement. Ce feuillet quotidien a été tenu à tour de rôle sur le site livreshebdo.fr par des femmes et des hommes sollicités par la rédaction ou proposant spontanément un texte. Il était chaque fois agrémenté d'une photo personnelle en situation de confinement, tranchant avec les photos plus formelles qui accompagnent généralement les articles de presse. Au total, 36 épisodes de ces « nouvelles du front » du confinement sont parus. Ils ont séduit d'emblée, rassemblant chaque jour plusieurs milliers de lecteurs, dont beaucoup nous ont manifesté leur plaisir à entendre ainsi, par un biais plus intime, le cœur toujours battant du monde du livre.

Aussi était-il tentant de réunir ces chroniques, qui composent par leur diversité un témoignage inédit sur le monde du livre à l'heure du confinement, en un ouvrage collectif. Notre dessinateur, Boll, a bien voulu en illustrer la couverture. Qu'il en soit remercié, comme chacun des professionnels du livre qui ont bien voulu nous faire confiance pour livrer dans ce journal une part d'eux-mêmes.

**Fabrice Piault**  
Rédacteur en chef de Livres Hebdo

**Benoît Virot \***  
« Que devient  
l'édition sans  
librairie ? »

\* créateur et dirigeant du **Nouvel Attila**



**Benoît Virot.** Photo DR

« **P**remière journée de vrai travail après la tétanie d'hier, où je ne parvenais plus à quitter mon lit-bibliothèque et me suis cru près de m'évanouir. Le défaut de la vie en ville, c'est qu'on a l'impression que «hors commerces, point de salut». Ferme ma librairie, le monde perd ses repères. Je serais au Mont-Dore ou à Coubisou, à Montpazier ou à Dieulefit, je me ferais plus aisément à cet univers parallèle : les plus grands moments de sérénité récents, je les ai de fait passés sinon à la campagne, du moins loin de tout, dans une sorte d'îlot de solitude propice aux lectures, comme une résidence, non plus d'écriture mais de lecture.

### **Aucune visibilité**

L'emploi du temps des éditeurs, quel est-il ? (Il faut bien justifier auprès des auteurs le fait qu'on ne passe pas ses journées à rattraper ses retards de lecture hélas...) Hier matin, la plupart ont écrit ou appelé leur diffuseur, pour savoir comment pouvait se passer le travail des prochaines semaines. La fermeture des librairies entraîne une série de réactions en chaîne auxquelles ne pense sans doute pas le grand public (ni peut-être tous les auteurs concernés) : pas de nouveautés, du moins des nouveautés pas livrées pour plusieurs semaines ; gros étrangement au niveau des livres tout juste imprimés ou en cours d'impression... car les imprimeries ont déjà annoncé qu'elles fermaient leurs portes incessamment sous peu ; et dans la foulée, quid des livres de mai-juin que les représ commençaient à peine à défendre en librairie ? Les libraires seront ils d'humeur à télé-noter & télé-commander des livres à paraître dans deux mois alors qu'ils ne peuvent même pas vendre ceux qu'ils rêvaient de pousser aujourd'hui ? Et comment s'organisera la sortie de 6, 7, 8 offices simultanés si l'on sort de la crise aux alentours, disons, du 1er mai, alors qu'un simple office ordinaire est déjà prétexte à se marcher sur la tête ?

Enfin, encore plus angoissant vu l'enjeu, avec quel impact sur les livres « prioritaires » de la rentrée, auxquels on a fixé des objectifs de mise en place il y a une semaine et dont on pensait, grands naïfs ou grands optimistes, envoyer les premières épreuves d'ici moins de quinze jours... ? Je n'espère pas trahir un secret en révélant que le 1er mai est considéré par mon propre diffuseur, Média Diffusion, comme l'hypothèse la plus optimiste de reprise des affaires !

### **L'annonce aux auteurs**

Bref, hier, ç'a d'abord été dans la tête des éditeurs : comment aménager, remodeler, sauver les titres des prochains mois sans surcharger le printemps, sans obérer l'automne, et sans sacrifier personne (Et aujourd'hui, j'imagine : comment l'annoncer aux auteurs ! Notre premier titre affecté, Alpha Bêta Sarah, devait sortir le 10 mai, et ce n'est pas parce que son auteure, Constance Chlore, se confine à seulement 19kms de moi qu'elle comprendra plus aisément le nouveau calendrier : je l'appelle longuement pour rassurer, prendre des nouvelles et prévenir qu'on rebat les cartes. C'est d'autant plus sensible que c'est un texte rare, précieux, d'une exceptionnelle inventivité linguistique, qui rappelle Combet ou Michon... Assurément un texte qu'on ne balancera pas au milieu de quatre tas d'offices).

C'est un des constats qui nous a inspiré au bureau l'idée des lectures-partages du Grand Confinement, postées deux fois par jour sur Facebook. Chaque jour, l'un d'entre nous lit un extrait d'un titre du fonds tandis que je présente, « dans un décor domestique » différent à chaque fois, le texte d'un ami auteur ou éditeur empêché de paraître : Pleines de Grâce, de Gabriela Cabezon (L'Ogre), Le Chien noir de Lucie Baratte (Le Typhon), La Sauvagerie de Pierre Vincclair (Corti), Les 700 aveugles de Bafia de Mutt Lon (Emmanuelle Collas) et Croc fendu de Tanya Tagaq (Christian Bourgois) sont prévus cette semaine... La seule contrainte : 1mn, 1mn30 maximum.

Aujourd'hui donc, après la télé-réunion d'équipe de 10h consacrée aux mille projets Instagram réalisables pour égayer nos lecteurs, après après avoir sollicité les amis et auteurs pour ces petites pastilles video, nous avons commencé à imaginer les différents moyens possibles pour continuer à diffuser notre travail. Sujet intéressant - auquel hélas il faudra peut-être se préparer un jour dans un scénario catastrophe : que devient l'édition sans librairie ? Nous facebookons, nous valorisons le catalogue numérique, nous incitons des auteurs à tenir leur journal... Nous aspirons aussi à recevoir de nouvelles formes d'«écriture confinée», l'idée d'une mutation de la maison à cette économie réputée « de guerre » fait son chemin chez les barbares de la Horde.

### **« On navigue dans les brumes de la ville »**

Plus classiquement, cet après midi, travail de relecture de la version longue du Contre

Amazon de Jorge Carrion (traduction de Mikaël Gomez Guthart), qu'on devait publier début mai justement pour ne pas laisser complètement s'éteindre le souvenir de notre petit manifeste vendu à 13000 exemplaires cet automne. Quelque chose me dit que le souvenir d'Amazon mettra du temps à s'éteindre et qu'on a le temps de reporter la sortie. Le texte est un panorama des acteurs du livre à travers le monde, cernant le futur des librairies et des bibliothèques... Pardonnez l'ironie du sort, le relire tombe au mieux en ce moment. Plus d'une fois je retombe sur une expérience digne du confinement (Ian Sinclair créant une librairie dans son grenier, Borges confiné dans sa cécité, etc) Les textes me touchent tellement que j'ai envie d'en dédier à quelques libraires de connaissance... et j'ai tout loisir avec Clara et Louis, qui travaillent à mes côtés au Nouvel Attila, d'affiner le plan de lancement pour quand tout sera fini.

Avant de conclure, une phrase de Ian Sinclair au vol : «Pour London Overground, j'ai marché 56 km le long des différents arrêts de la ligne orange du métro avec le cinéaste John Rogers. Mais nous avons dû refaire le chemin inverse plus tard à la suite d'un accident de moto qu'il voulait exorciser par une balade nocturne. Marcher de nuit s'est avéré une expérience totalement différente. Le jour tu t'arrêtes dans un café, tu rentres dans une librairie, tu achètes un livre, tu t'assois sur un banc, il y a toujours des gens à portée de main... De nuit, tout est calme, c'est comme naviguer à travers les rêves de la ville...»

Voilà, c'est ce que j'ai l'impression de vivre en ce moment : on navigue dans les brumes de la ville et dans ses propres songes latents. »

**Benoît Viot**

créateur et dirigeant du Nouvel Attila



Didier Decoin \*

« Le confinement,  
pour un écrivain,  
c'est une aubaine »

\* président de l'académie Goncourt



Didier Decoin chez lui, confiné. - Photo CHANTAL DECOIN. Photo DR

« **J**'habite à la campagne, dans un bourg d'à peine 300 âmes situé à proximité de Giverny, en Normandie. Dans ma maison avec jardin, ma femme et mon chat Twiggy m'accompagnent. Mes enfants sont disséminés, l'un à Cherbourg, les deux autres à Paris et Montreuil. Nous discutons régulièrement avec eux, via des engins comme WhatsApp ou Skype. C'est dommage de ne pas voir mes petits-filles, elles adorent venir chez nous où elles ont une balançoire et tout ce qu'il faut pour jouer, y compris le chat. Le confinement, pour un écrivain, c'est une aubaine. Je travaille sur ma première BD. Avec l'illustrateur, Marc Jailloux, nous fonctionnons en ping-pong, à coups d'échanges par mail. Nous allons publier à la fin de l'année chez Glénat le premier volume d'une série sur la dynastie des Valois. Elle couvrira les règnes de Louis XI jusqu'à Henri IV.

#### **Crainte de contamination**

J'ai toujours adoré la bande dessinée. En tant que scénariste, mon implication est sans limites puisqu'il n'y a pas de contraintes financières sur ce support ! Je me suis fait plaisir en démarrant par la chute de Constantinople. Un projet qui n'aurait sûrement pas pu voir le jour à la télé...

Grâce au confinement, je peux travailler sur tous mes projets en retard. Comme mon prochain roman. Avec mes déplacements et mon activité à l'académie Goncourt, je ne voyais pas comment je pourrais l'avancer. Désormais, l'objectif me paraît atteignable. Je travaille donc sur mes personnages. Je situe l'action au début des années 1920 en Tunisie où des navires de l'Escadre russe mouillent dans la rade de Bizerte avec des milliers de réfugiés fuyant les bolchéviques à bord. Pendant quatre ans, ces personnes seront interdites de poser le pied sur la terre ferme, les colons français craignant la contamination du communisme ! Une ville flottante voit le jour. Je déterre cette histoire vraie à travers le personnage d'une jeune fille aristocrate russe et d'un jeune Kabyle...

#### **Une série avec Isabelle Adjani**

Enfin, je prépare aussi une série télé sur Diane de Poitiers qui devrait être interprétée par Isabelle Adjani. Réalisée par Josée Dayan, elle sera tournée à la fin de l'été ou au

début de l'automne... Qui sait ?

Ma journée de confiné s'organise comme une journée normale. Le matin, je m'attelle à la documentation, les recherches... Je me relis. L'après-midi, j'écris. Face à moi, un mur : je n'arriverais pas à me concentrer si je pouvais contempler mon jardin. Au-dessus de moi, je vois les nuages passer à travers deux vasistas. Je préfère écrire en entendant la pluie. Je suis plus inspiré par le romantisme des feuilles qui tombent et par le bruit du vent. »

**Didier Decoin**

président de l'académie Goncourt



Amanda Spiegel \*

« Et puis Bruno Le Maire a allumé une mèche folle »

\* directrice de la librairie Folies d'encre à Montreuil



La libraire Amanda Spiegel, confinée chez elle. - Photo AMANDA SPIEGEL. Photo DR

« **J**e suis confinée en famille dans notre appartement parisien, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement, sur le boulevard Voltaire, désert. Comme tout le monde, on a réfléchi à partir, mais on avait peur de rester bloqués loin de chez nous (et de la librairie) si on partait et surtout, on n'avait pas de point de chute. Il y a d'abord eu l'annonce, jeudi 12 au soir, de la fermeture des écoles. Le vendredi, il a fallu refaire tous les emplois du temps des salariés de la librairie pour libérer les parents.

### **Dernier raout avant la fin du monde**

Le samedi, ça a été le dernier raout avant la fin du monde : la librairie n'a pas désemploi, on a fait un chiffre d'affaires digne de Noël - sauf que là, les gens achetaient pour eux et ils cherchaient des valeurs sûres : on a pu faire du vrai conseil. Comme on n'avait pas fait de stocks particuliers, on a puisé dans le fonds. On a vendu Duras, Dumas, Water Music de T.C. Boyle, Trevanian, des polars. En jeunesse, beaucoup de recueils, et de romans. On n'a pas vendu énormément de parascolaire, contrairement à d'autres librairies.

C'était une journée formidable, dramatiquement légère au vu des circonstances. Ça sentait inéluctablement la fin.

Dimanche, il faisait doux. Malgré les appels à la responsabilité, tout le monde se promenait. Je me suis dit que si on devait s'arrêter, ce serait très agréable.

### **Angoisse de manque**

Et puis les rumeurs de confinement ont commencé à circuler, et j'ai ressenti une baisse de moral intense, la peur de l'ennui, une vague sensation d'angoisse et d'enfermement par anticipation.

Le lundi, une partie de l'équipe s'est retrouvée à la librairie pour ranger, sortir les poubelles, vider les frigos, mettre les retours en carton... On est tous repartis avec des valises (ça n'est pas une figure de style) de livres. On n'a pas fait de stocks irrationnels de pâtes ou de PQ ; notre angoisse de manque s'est portée sur les livres.

Je me suis dit que j'allais pouvoir réaliser une espèce de fantasme : avoir, pour la première fois depuis l'enfance, tout mon temps pour la lecture. En fait, ça ne se passe pas du tout comme ça. Il faut gérer les échéances, les salaires, les banques...

### **L'urgence, c'était la trésorerie**

À partir de mardi, la profession s'est organisée. L'urgence, c'était la trésorerie. Il a fallu mettre en place les négociations avec les distributeurs. Ils ont tout de suite compris que s'ils n'agissaient pas très vite en faveur de la trésorerie des librairies, ils allaient laisser des libraires sur le carreau et que ça mettrait l'ensemble de la filière en difficulté durable. Beaucoup ont pris des initiatives responsables, à commencer par Interforum puis Hachette. On sait qu'on ne peut pas attendre la même chose des petits/moyens diffuseurs-distributeurs comme Daudin ou Harmonia Mundi, eux-mêmes extrêmement fragiles.

Je suis au directoire du Syndicat de la librairie (SLF) ; avec les autres membres, on organise une réunion téléphonique chaque jour en début d'après-midi. On fait le point sur les avancées avec les fournisseurs, on liste les ressources possibles, on tente de nourrir les permanents du SLF de nos expériences.

Des chaînes de mails, des groupes Facebook, des groupes WhatsApp très dynamiques font remonter les craintes et les difficultés rencontrées sur le terrain. On s'épaule les uns les autres, on explique comment déclarer le chômage technique, comment utiliser au mieux les congés payés, on fait le point sur les négociations fournisseurs et sur les bons plans.

### **Concurrence déloyale**

Bref : en milieu de semaine, la filière s'organisait de façon remarquable. Et puis Bruno Le Maire a allumé une mèche folle. Jeudi matin, sur France Inter, le ministre de l'Economie a dit qu'il réfléchissait à une réouverture des librairies.

Aussitôt, on s'est échangé des centaines de mails : une levée de boucliers générale (disons à 99,9%!) des libraires. Nous demandions qu'il n'y ait pas de concurrence déloyale des vendeurs en ligne, et donc que le livre ne soit pas considéré comme un produit de première nécessité. Nous ne demandions pas la réouverture de nos librairies. Nous ne voulons pas être des vecteurs de propagation du virus.

### **Une filière solidaire**

Ce vendredi, la question semble évacuée mais cette phrase malheureuse de

Bruno Le Maire m'inquiète pour la suite. Le gouvernement a-t-il voulu, en laissant miroiter une possible autorisation d'ouverture des librairies, nous sortir des dispositifs de chômage partiel et d'exonération de charges ?

Cela fait maintenant une semaine que j'attends mes identifiants pour finaliser l'inscription de mes salariés au chômage partiel. En attendant, je dois avancer les salaires sans nouvelle entrée d'argent.

Je me promène toute la journée avec mon livre à la main mais je n'ai pas la disponibilité d'esprit nécessaire pour lire vraiment. J'arrive à lire 5 pages tous les trois quarts d'heure mais c'est tout. Je fais l'école à la maison avec mes enfants de 6 et 10 ans, je reste accrochée aux réseaux sociaux et aux mails pour suivre l'évolution de la situation...

La seule chose qui m'apaise, c'est de réaliser combien notre filière est réactive et solidaire. »

**Amanda Spiegel**

directrice de la librairie Folies d'encre à Montreuil



Pascal Didier \*

« Comment  
sortir de cette  
dystopie ? »

\* représentant chez Volumen Interforum



**Le représentant Pascal Didier confiné chez lui. - Photo PASCAL DIDIER.**

Photo DR

« **C**e vendredi matin, je ne suis pas sorti pour acheter Le Monde des livres. C'est pourtant un exercice presque habituel quand on travaille comme représentant d'éditeurs et qu'une de nos règles professionnelles est de se tenir informé des livres dont on parle et qui font la vitrine de ces librairies qu'on visite tout au long de l'année.

### **Scène de crime**

Oui mais voilà, depuis samedi soir, plus rien ne fonctionne normalement, le pays soudain s'est figé et pour beaucoup d'entre nous, depuis ce mardi midi, l'ordre est au confinement. L'épidémie de Covid-19 qui traverse - et peut-être transperce - la planète toute entière nous impose à tous ce qui ressemble au gel d'une scène de crime, comme dans ces romans policiers que nous aimons lire.

Nos librairies sont fermées, les offices de nouveautés suspendus, le travail des éditeurs et le nôtre aussi interrompus et c'est tout un monde qui retient son souffle, s'organise, tisse déjà des solidarités, s'interroge sur ce qu'il traverse - et selon l'endroit où l'on se trouve dans cette chaîne du livre - sur ce qui pourrait peut-être s'écrire de tout ça et sur ce qu'il faudra imaginer pour repartir et sûrement reconstruire.

Depuis lundi, ma voiture est restée à sa place de stationnement et j'ai passé les premières heures de cette semaine particulière à annuler mes réservations d'hôtels pour les jours à venir.

### **Les autoroutes du Grand Est**

Me voilà privé de ces longues semaines sur les routes, à sillonner les nationales et les autoroutes du Grand Est - une des régions les plus touchées par cette crise sanitaire - et à retrouver mes libraires pour leur parler des nouveautés à paraître et travailler avec eux les quantités qu'ils veulent recevoir.

Confiné, me voilà condamné au télétravail et ça s'organise comme ça peut. A commencer par des heures de visioconférence avec mon directeur des ventes et mes collègues, à se demander quoi faire, à imaginer des choses qui n'auront plus d'intérêt le jour d'après et à se parler simplement pour ne pas se retrouver tout seul avec ses inquiétudes, ses questionnements et les interrogations de nos clients.

Ces dernières heures, j'ai écrit à tous mes libraires, simplement, déjà, pour prendre de leurs nouvelles, de leur santé quand ils sont par exemple comme ceux de Mulhouse dans des zones particulièrement éprouvées, ou échanger avec plusieurs au téléphone ; et il faut faire la même chose avec l'autre partie de ma clientèle, la trentaine de maisons d'édition pour lesquelles je travaille.

### **Palettes dans les entrepôts**

Car que vont devenir tous ces livres sortis depuis à peine quelques semaines ou quelques jours, ceux encore enfermés dans des cartons pas réceptionnés, empilés sur des palettes dans les entrepôts d'Interforum ou chez les imprimeurs ?

Que vont devenir tous ces textes qui n'étaient encore que des tapuscrits ou des jeux d'épreuves sur nos bureaux d'éditeurs ou de représentants, ou parfois encore, simplement que des numéros d'ISBN et une ligne sur un bon de commande ?

Via les réseaux sociaux, découvrir que la chaîne du livre a trouvé ici un champ - à défaut de pouvoir ouvrir boutique, discuter autour d'un verre ou se retrouver dans un festival littéraire - pour partager son confinement, vivre ce présent anxiogène et imaginer ce que demain pourrait être. J'observe les auteurs, éditeurs, libraires et lecteurs - en tout cas celles et ceux avec qui je suis ici relié et que je suis (comme on dit) - s'organiser, échanger, écrire, transmettre leurs lectures et se parler.

### **Indispensable bibliodiversité**

Nous aurons tous retenu que le Président Macron avait incité à la lecture dans les possibles activités de confinement. Nous avons acté que le livre n'était pourtant pas considéré comme un achat de première nécessité, bien que nous étions tous bien convaincus du contraire puisque nous en faisons tous, d'une manière ou d'une autre, l'objet de notre métier et souvent de notre vie.

Nous prenons plus encore conscience de cette nécessité de protéger, de redonner du sens et de revivifier cette indispensable bibliodiversité qui risque de beaucoup souffrir - comme tant d'autres pans économiques ou culturels de notre pays - durant toutes ces interminables journées (semaines ?) de crise.

### **Se relaver les mains pour la 25e fois**

Dans ce quotidien bousculé, à quoi peut bien ressembler la vie d'un représentant ? A rien d'ordinaire, sinon le plaisir de lire et d'en parler encore.

Pour le reste, mes heures de confinement ressemblent sûrement à celles de bien d'autres. Des journées à jongler entre mille activités car même si le monde vit au ralenti et dans la crainte, tout ne s'arrête pas complètement et il faut bien travailler – ou plus exactement télétravailler – ranger son bureau, prendre l'air quelques minutes, jardiner entre deux chapitres d'un roman à terminer, sortir pour trouver des fruits et des rasoirs, de la viande et du café, des légumes et du papier toilette, commencer la lecture d'un autre livre, ouvrir un journal, répondre au courrier d'un libraire, se relaver les mains pour la 25e fois de la journée, changer la litière de son chat ou prendre des nouvelles des gens qu'on aime.

La vie, dans ce qu'elle a de plus banal, parfois de plus sordide, mais aussi de plus imprévisible, ou simplement de plus extraordinaire, cette putain de vie qui explose là, à chaque seconde, sous nos yeux ou sous nos gueules. Ecrire pour respirer une sorte de «journal de confinement» sur son mur Facebook. Se demander in fine comment sortir de cette dystopie dont nous sommes tous de bien involontaires personnages. »

**Pascal Didier**

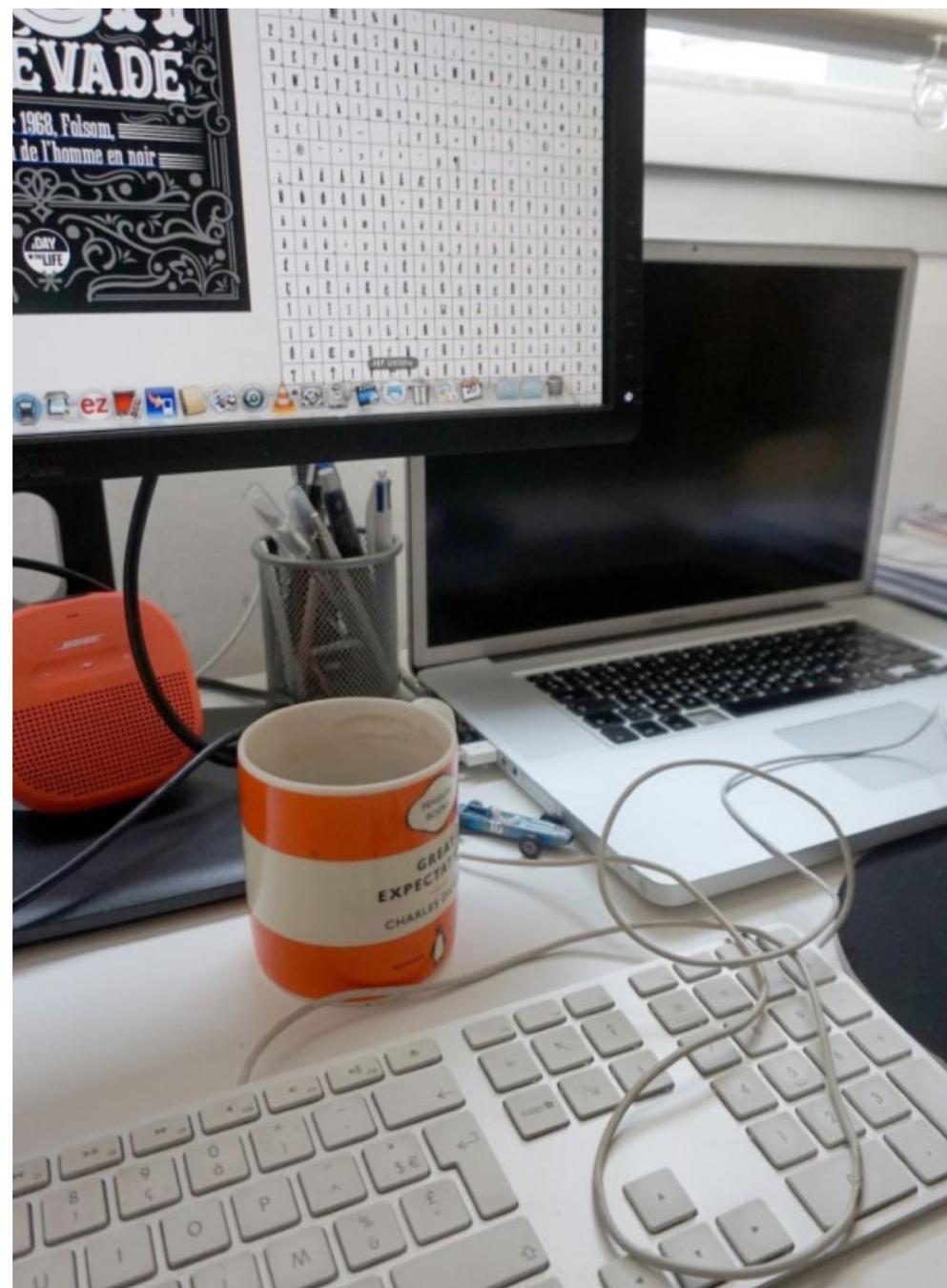
représentant chez Volumen Interforum



Rémi Pépin \*

« Je ne ferai pas  
appel aux aides  
financières de  
l'Etat »

\* graphiste et directeur artistique freelance



Le bureau de Rémi Pépin, chez lui à Paris. - Photo RÉMI PÉPIN. Photo DR

« **J**'habite entre l'Irlande et la France. La semaine dernière, nous sommes rentrés à Paris, ma femme, ma fille de onze ans et moi. Nous sommes confinés dans notre appartement du 19<sup>e</sup> arrondissement. Ma femme est enseignante à la fac, elle s'occupe de ses cours en ligne et de ma fille, qui a peu de devoirs car elle est scolarisée en Irlande.

D'habitude je travaille dans un bureau avec deux graphistes, une styliste et un bidouilleur de trucs en 3D, nous sommes tous indépendants. Je conçois des couvertures pour plusieurs éditeurs tels que Sonatine, Inculte, Le castor astral ou le Cherche midi. Je me suis occupé jusqu'à l'année dernière des couvertures de Guillaume Musso.

Pour l'instant j'ai du travail. Je ne devrais pas chômer durant les trois semaines à venir. Je travaille sur un Mook, un carnet de voyages sur le Japon pour une agence de communication. Je m'occupe aussi de la couverture d'un titre à paraître chez Sonatine, Bedbugs, où il est question de virus et parasites... c'est assez anxiogène.

### **Conditions de travail**

Je rejoins mes voisins lors des applaudissements de 20h. Je reste solidaire du personnel soignant mais il me semble qu'il mériterait surtout de meilleures conditions de travail.

Je pense aussi aux travailleurs indépendants. Car il faut être honnête: je ne suis pas à plaindre, ma situation financière n'est pas encore fragile.

Ce n'est pas le cas de nombreux amis graphistes ou directeurs artistiques, j'ai plein de copains qui risquent de galérer. Nous sommes dans un métier de danseuses. En temps normal, le travail arrive mais en temps de crise, il n'y a pas de filet de sécurité. Je crois que les mesures qui sont proposées par le gouvernement devraient bénéficier à ceux qui en ont véritablement besoin. Non, je ne suis pas dans la nécessité pour l'instant, je ne ferai pas appel aux aides financières de l'Etat.»

**Rémi Pépin**

graphiste et directeur artistique freelance



Marie Oneissi \*

«Non, je ne vous  
parlerai pas  
d'Amazon»

\* directrice générale de Dicoland/MLD



Marie Oneissi. Photo DR

« Comme nombre d'entre vous, je suis confinée à domicile... sauf dérogations liées à mon activité professionnelle. Me voilà donc ce matin partie au bureau, munie de mon attestation, pour préparer la paye et la mise en paiement des factures fournisseurs, prestataires, etc. Notre expert-comptable m'a tenue informée des dispositions légales et j'ai demandé le chômage technique pour l'unique salarié de la maison (les autres intervenants sont des prestataires externes : maquettistes, expert-comptable, informaticien, coursier...).

Mon entreprise est une TPE de librairie et d'édition et j'en suis le couteau suisse : je donne un gros coup de main au commercial, je m'occupe de l'éditorial – en faisant parfois appel à des lecteurs externes – et d'une foultitude d'autres choses : contacts avec les imprimeurs, maquettistes et fournisseurs, coordination avec l'expert-comptable, fixation des objectifs, évolution de la stratégie, etc.

Au premier jour du confinement, j'ai laissé un message sur notre site Internet invitant les clients à prendre bien soin d'eux et de leurs proches et à nous contacter par mail au besoin. Sur la porte de notre espace librairie, j'ai collé un écriteau qui dit qu'on a fermé « en application des consignes gouvernementales » et j'ai remercié nos clients pour leurs achats passés... et futurs.

Une semaine s'est écoulée depuis et l'ambiance du quartier a bien changé. Mon entreprise est située dans le passage du cinéma Les Sept Parnassiens, au cœur du Montparnasse des bistrotts et des grandes brasseries. En temps normal, le cinéma est ouvert jusque tard dans la soirée et les spectateurs font la queue parfois jusqu'à notre vitrine : et même au-delà, puisque certains entrent nous acheter un livre en attendant ! Aujourd'hui, je ne croise plus, à près d'un mètre de « distanciation sociale », que le gardien. Le cinéma est fermé et je n'entends que le bruit de mes pas.

### **Mondialisation à outrance**

Hormis cette incursion au bureau, je travaille de chez moi : je relis et corrige des manuscrits et je réponds aux mails qui tombent sur la boîte de l'entreprise. Tiens justement, un auteur, dont le livre était programmé pour avril, me propose un « hang-out Google » avec lui et son assistante. Il se demande si son livre peut paraître quand même à la date prévue. Non. Ma réponse est nette mais je partage sa frustration.

Nous avons tellement travaillé sur ce bouquin, rajoutant un paragraphe, une virgule, corrigeant une phrase « pas assez claire ». Nous en étions au BAT quand le ciel nous est tombé sur la tête. Son livre qui s'intitule « 2034 » est prémonitoire : sous forme de roman futuriste, il évoque les risques de la mondialisation à outrance et certains de ses corollaires : la perte de la souveraineté nationale dans certains domaines essentiels comme la fabrication de médicaments, la disparition de gros pans de l'industrie désormais délocalisés dans des pays à main d'œuvre moins coûteuse.

Après avoir raccroché, je me suis dit que nos préoccupations étaient d'un autre temps, du temps où c'était business as usual. Un temps qui me paraît si lointain, comme si nous avions franchi un siècle en l'espace de quelques jours ; un temps auquel nous nous raccrochons quand même « quoi qu'il en coûte » car, oui, il faut que ça reparte un jour.

### **Déphasé**

Tout me paraît déphasé. Anachronique aussi comme la Une de ce magazine sur la table du salon qui annonce la « Poursuite de la hausse des prix de l'immobilier à Paris ». Ce numéro date d'il y a tout juste une semaine maintenant et depuis, l'hebdomadaire nous a annoncé qu'il suspendait la parution du papier et passait au tout numérique : comme Livres Hebdo. Et dans ce parking de supermarché où je lis « Si le parking rouge est complet, merci de remonter au parking jaune », je me dirige vers le parking rouge, on ne sait jamais. Nous sommes deux voitures à être garées là.

Non, je ne vous parlerai pas d'Amazon. »

**Marie Oneissi**

directrice générale de Dicoland/MLD



Aline Moncey \*

« Lisez, écoutez  
de la musique  
et regardez  
des films ! »

\* responsable de la bibliothèque du 6e arrondissement de  
Lyon - Clémence Lortet



Le salon d'Aline Moncey. Photo DR

« **M**a propre bibliothèque est dépeuplée depuis le début du confinement. Dans un élan de solidarité, j'ai prêté mes livres, dont de nombreux albums jeunesse, à mes voisins. Je me suis gardé un petit stock composé de romans de Virginie Despentes ou d'essais de Mona Chollet, mais aussi de DVD de comédies musicales, parce que les comédies musicales, c'est la vie.

J'ai 36 ans et je suis la responsable de la bibliothèque lyonnaise du 6<sup>e</sup> arrondissement - Clémence Lortet. La semaine dernière, je suis sortie deux fois de mon appartement. J'ai fait des courses et récupéré en vitesse des fichiers numériques à la bibliothèque.

### **Anniversaire annulé**

Tout est allé très vite depuis vendredi 13. Nous avions prévu de célébrer notre anniversaire le lendemain : le 1000<sup>e</sup> jour d'ouverture depuis l'inauguration de la bibliothèque, en 2017. Sentant que l'actualité se compliquait d'heure en heure, nous avons annulé toutes les animations dont un concert et des ateliers participatifs avec les usagers. Dans la soirée, notre direction nous a finalement annoncé la fermeture de la bibliothèque dès le samedi matin. Avec regret, nous avons donc prévenu public et partenaires et nous nous sommes dépêchés de ranger.

Les jours d'après, j'ai essayé de mettre en place une nouvelle organisation. Première priorité: garder le contact avec mon équipe qui réunit 10 salariés. Certains ont dû créer leur première adresse mail perso quand d'autres m'ont appris qu'ils n'avaient pas de smartphone... Communiquer sur WhatsApp ? Par mail et/ou téléphone ? J'ai surtout effectué du référencement administratif pour identifier les personnes susceptibles de faire du télétravail.

### **«Lisez, écoutez de la musique et regardez des films»**

Ensuite j'ai précisé les missions. Sachant qu'on ne peut plus gérer les collections et la veille documentaire, j'ai encouragé tout le monde à poursuivre l'auto-formation, à savoir, l'exploration de nos ressources numériques. Nous possédons d'innombrables dossiers pédagogiques et contenus qui relèvent des loisirs, comme la plate-forme de films documentaires Tënk, ou de domaines plus pointus.

En somme, le mot d'ordre c'est «lisez, écoutez de la musique et regardez des

films... Encore plus que d'habitude!». Des acquéreurs aux animatrices numériques, en passant par les adjoints du patrimoine, tout le monde est concerné. Nous allons mettre la gomme sur la production de contenus comme la rédaction de brèves de lecture pour faire la promotion de livres et CD, mais aussi de jeux vidéos et jeux de société.

### **Un travail de fond**

Quelque part, ce confinement est une aubaine car il nous permet de traiter des sujets de fonds. Depuis chez nous, nous allons faire le bilan de notre début de saison culturelle, préparer les plannings et l'accueil des classes en vue de la rentrée prochaine, poursuivre notre travail sur la charte d'accueil, repenser les activités en cours, l'accueil des stagiaires, préparer le désherbage de cet été mais aussi les entretiens annuels... Nous ferons ce travail dans la mesure du possible car nous n'avons malheureusement pas tous les moyens techniques à domicile.

Mais je reste très confiante pour la suite. L'organisation de mes tâches me paraît plus claire au fil des jours et je suis aidée par une direction qui a été transparente dans ses directives. Je mets désormais en place un emploi du temps personnel, avec un réveil qui sonne et des pauses. Peut-être, dans quelques jours, j'aurai moins de télétravail et plus de temps pour mes loisirs. Je reprendrai alors ce petit stock de livres et DVD qui traîne encore sur ma bibliothèque dépeuplée.»

**Aline Moncey**

responsable de la bibliothèque du 6<sup>e</sup> arrondissement de Lyon - Clémence Lortet



Laurent Payet \*

«Les journalistes  
ne seront plus nos  
interlocuteurs  
uniques»

\* directeur de LP Conseils, agence de communication et relations presse spécialisée dans l'édition et les événements



Photo DR

« **J**ournal de confinement, le terme est probablement un peu excessif, compte tenu de ce que peuvent vivre, en ce moment, les familles et tous ceux qui luttent pour faire face à cette pandémie alors que notre seule action est de suivre les consignes en restant chez nous.

Cette situation particulière n'est pas sans nous interroger sur certaines problématiques professionnelles. Suite aux annulations successives de Livre Paris, BD à Bastia, Italissimo, et au report des lancements des nouveaux ouvrages, j'ai, pour ma part, été obligé de mettre au chômage partiel l'équipe et de développer le télétravail, déjà ponctuellement pratiqué depuis longtemps. Mais pour autant les interactions humaines qui sont au cœur de ce métier de contact nous manquent. WhatsApp, c'est bien, mais cela ne remplacera jamais un café pris en face-à-face avec des journalistes.

### **Le silence s'installe**

Impression étrange et inédite pour une agence de relations presse. Le téléphone ne sonne pratiquement plus, les mails arrivent au compte-gouttes, le silence s'installe doucement. Tout l'inverse de ce qui fait le charme de notre métier (enfin pour ceux qui aiment cela...). Et quand on appelle des journalistes ou des clients, c'est davantage pour savoir comment ils vont, le reste devenant accessoire. On prendra, en partie, le temps de parler de la sortie des livres la prochaine fois, même si l'envie de les convaincre de la qualité de la production que nous défendons nous titille.

Et, chaque jour, de nouvelles interrogations apparaissent : combien de temps cela va-t-il durer ? comment anticiper un redémarrage ? sera-t-il d'ailleurs possible de redémarrer ? l'équipe pourra-t-elle être gardée au complet ? comment payer les impôts, l'Urssaff, la TVA, le loyer, etc. ? Même si ces questions peuvent sembler un peu baroques en ce moment, elles touchent au quotidien de l'agence et au quotidien de celles qui participent de son existence, et qu'il faut soutenir au maximum. Car c'est un métier auquel nous croyons, que nous aimons, et une équipe qui s'est soudée au fil des ans. Et puis viennent les questions plus existentielles sur ce métier si particulier. Quelle plus-value apportons-nous à la société ? Comment continuer à travailler durant cette période et quel sens donner à ce travail ? Cela va-t-il faire évoluer notre manière de procéder ? Et si oui, dans quelle direction ? Autant de questions qui vont aussi

se poser rapidement et auxquelles nous avons rarement le temps de penser.

### **Influenceuses et booktubuses**

Indéniablement, l'utilisation des réseaux sociaux va encore s'accélérer dans notre manière de transmettre de l'information, et indéniablement, les journalistes ne sont et ne seront plus nos interlocuteurs uniques. Le terme même de relations presse est amené à disparaître, au profit de celui de relations médias. Le terme média désignant tout moyen de distribution, de diffusion ou de communication, d'œuvres, de documents, ou de messages écrits, visuels, sonores ou audiovisuels. Ce nouveau paysage rassemble aussi bien les journalistes que les influenceuses, les booktubuses (j'utilise le terme féminin car les femmes sont plus nombreuses à agir dans le domaine du livre), ou tout nouveau vecteur d'information à venir.

Il se peut qu'une agence de relations presse soit elle-même amenée à produire de l'information, soit sous la forme de vidéos, de tribunes, de podcast ou de tout autre moyen, et devienne alors un média, avec les dérives éventuelles que cela pourrait entraîner par rapport à la véracité de l'information. Tout cela reste à discuter et à approfondir. Parlons-en rapidement, car cela va aussi poser de nombreuses questions déontologiques et éthiques sur lesquelles il sera nécessaire de réfléchir.

Mais en attendant, faites surtout attention à vous. »

**Laurent Payet**

directeur de LP Conseils, agence de communication et relations presse  
spécialisée dans l'édition et les événements littéraires

\*

Benoît Bougerol \*

« La proximité,  
pour le moment,  
c'est le vide des  
rues et des places »

\* propriétaire des deux librairies : La maison du livre  
(à Rodez) et Privat (à Toulouse)



Sur une porte de la Maison du livre, à Rodez, fermée le 16 mars 2020 pour suivre les directives gouvernementales. Photo DR

« **N**ous n’y croyons pas mais le ciel nous est tombé sur la tête. Uderzo n’aurait pas dit mieux...  
Donc un samedi ensoleillé, presque de printemps, après avoir fermé la librairie, la nouvelle tombe comme un couperet : fermeture tout de suite, dès lundi.

Les clients s’étaient rués en librairie depuis jeudi, nous venions de faire un samedi en forte progression, surtout pour le rayon parascolaire, pris d’assaut par des parents inquiets. Nous nous attendions à ce que cela se poursuive la semaine suivante.

Mais voilà, lundi et mardi, nos réceptionnaires déballaient les dernières palettes Prisme, nos comptables s’activaient à déclarer la TVA, et ensemble nous essayions de comprendre comment gérer le chômage partiel, chose inconnue chez nous, et en général en librairie. En même temps (si j’ose dire), il fallait gérer les courriels inquiets des clients, les commandes non livrables qui arrivaient, et arrivent encore sur notre site.

### **Comment gérer ce temps bizarre ?**

Me vient à l’esprit le dessin de la chute d’un homme dans le vide. Dans la légende : « jusqu’ici tout va bien ! » Il faut aussi subir les commentaires extraordinaires sur les radios de tous ceux qui disent : pourquoi on n’a rien fait avant, pourquoi rien n’est préparé, pourquoi laisse-t-on le 1er tour... Ceux-là même qui critiquaient les précautions prises, parlaient de grippe, tenaient à ce que le 1er tour se tienne...

La librairie est donc fermée, ce qui n’était jamais arrivé, peut-être, depuis sa création en 1946. Je passe au bureau ranger quelques papiers, consulter les courriels, collecter des informations pour des collègues libraires ou commerçants en lien avec la CCI, dont je suis vice-président, ou avec le SLF, et Guillaume Husson, de loin, si cela peut être utile. Comment gérer ce temps bizarre, les rumeurs et les débats oiseux, les clients du site qui veulent être remboursés pour commander chez qui vous savez ?

Des commentateurs annoncent le retour de la proximité face à la mondialisation. En attendant, c’est la grande distribution et les colis des grandes plates-formes qui sont gagnants. La proximité, pour le moment, c’est le vide des rues et des places, la queue étirée devant la boulangerie et le boucher au cœur de la vieille ville de Rodez.

### **Besoin de médiation, de relations, de lenteur**

Livres Hebdo me demande comment je vois l’avenir. Question utile, certes, mais que répondre ? Cette crise nous fera-t-elle collectivement devenir plus raisonnables, je l’espère, mais j’en doute. J’ose espérer que le temps long de la réflexion, de la pause qui permet de poser les bonnes questions, de cet arrêt, sera propice à la lecture, aux livres, de manière générale à la culture, au sens de ce que nous vivons. Redire que nous avons besoin de médiation, de relations, de lenteur. Et que l’immédiateté, la livraison tout de suite, la lecture prédigérée de news en mode flash, la vie liquide, ne sont que chimères qui ne sont pas du tout au service de l’homme, de l’humanité.

Et je reviens à notre humble rôle de libraire, de passeur, au cœur de la cité. Est-ce que cet avenir incertain sera enrichi par cette crise ? Notre monde a connu d’autres crises, plus graves et dramatiques ; nous revenons toujours à la question du sens. Mais ici, au niveau de mon métier, de notre métier de libraire, c’est une invitation à revenir à ce qui le fonde, à ce qui ne sera pas détruit par les multinationales du divertissement, de la marchandisation des « biens culturels », à ce que nous partageons avec les auteurs, les éditeurs et les lecteurs, car nous sommes vraiment une espèce fabulatrice !

Crise, Kaïros, donc un temps aussi de grâce et de choix. L’avenir, pour nous libraires, sera donc toujours une vie de passion et de combat, sur un fil de rasoir économique, entre éditeurs, dont les plus importants doivent mieux partager, et lecteurs qui sont notre soutien, notre quotidien et notre raison d’être. »

**Benoît Bougerol**

propriétaire des deux librairies : La maison du livre (à Rodez) et Privat (à Toulouse)

\*

Irene Alvarez\*

# En Espagne, « on se serre les coudes entre éditeurs »

\* fondatrice de Lata de sal, maison d'édition espagnole spécialisée dans la jeunesse



Irene Alvarez, fondatrice de Lata de sal. Photo DR

« **J**’habite à Madrid, principal foyer du Covid-19 en Espagne. Cela fait onze jours que je suis confinée dans mon appartement. En tant qu’éditrice, je suis découragée car cette crise est tombée à une bien mauvaise période. En Espagne, les ventes de livres s’accroissent avec l’arrivée des beaux jours. De nombreux événements culturels, comme la Sant Jordi à Barcelone ou la Foire du livre de Madrid, animent nos week-ends et ceux de nos auteurs.

Nous avons d’emblée annulé nos déplacements, nos campagnes de promotion... Nous avons aussi reporté les quatre nouveautés qui étaient au programme d’avril. Avec mes deux associés, nous ignorons quand nous pourrions les publier. Juste après la crise ? Plutôt à l’automne ? Surtout, à quoi ressemblera notre société après ce confinement ? Les gens auront-ils envie d’acheter des livres ? Auront-ils les moyens ?

En attendant l’issue de cette crise, j’ai renforcé notre présence sur les réseaux sociaux. Sur ma chaîne Youtube, je lis des contes plusieurs fois par semaine, à 18h. C’est ma sœur qui m’a conseillée de choisir ce créneau, après les devoirs de l’école. Et je continue de faire vivre notre compte Instagram en faisant des directs, c’est nouveau pour moi mais je m’en sors !

### « Je n’ai plus le nez dans le guidon »

Ce confinement me permet de me poser enfin les bonnes questions car je n’ai plus le nez dans le guidon. J’analyse les erreurs du passé et je réfléchis à la stratégie à adopter dans le futur. Je discute aussi avec mes confrères éditeurs sur WhatsApp. Nous avons un groupe qui réunit 24 éditeurs jeunesse de maisons d’édition indépendantes. Cela parle beaucoup... Je n’arrive pas à suivre le fil de la discussion mais ça me donne le sourire à chaque fois que je découvre une blague, une idée, une nouvelle initiative. On se serre les coudes ensemble.

Les libraires se montrent solidaires aussi. Nous avons encore la possibilité d’expédier des commandes online malgré la fermeture des commerces. Les libraires indépendants ont décidé récemment de réduire leur flux pour protéger les transporteurs du virus.

Cette période est très dure, nous ne savons pas encore comment allons-nous nous en sortir. Mais d’une certaine manière, je crois qu’elle va nous renforcer.

**Irene Alvarez**

fondatrice de Lata de sal, maison d’édition espagnole spécialisée dans la jeunesse



Olivier Chaudenson \*

« L'occasion de  
plonger dans  
quelques livres  
monstres »

\* directeur de la Maison de la Poésie à Paris



Olivier Chaudenson. Photo DR

« **V**endredi 13 mars, peu après 13h, nous apprenons l'interdiction des rassemblements de plus de cent personnes. Certes, cela nous permet de maintenir la programmation de notre petite salle Lautréamont dont la jauge n'est que de 45 places. Mais, par son volume réduit, elle contraint à une certaine promiscuité qui va clairement à l'encontre des recommandations : distanciation sociale impossible (et malheur à celui qui sera pris d'une quinte de toux en pleine séance). Et aussi, que faire ce soir ? La grande salle est archipleine, 170 réservations pour Arthur H et sa lecture musicale autour de Guérasim Luca et Christophe Tarkos. Faire entrer les 99 premiers arrivés, garnir un fauteuil sur deux ? Inutile et absurde de louvoyer, il faut fermer immédiatement la Maison.

### **Chacun chez soi**

L'après-midi sera consacré à l'extinction des feux : annoncer la fermeture sur notre site, envoyer un message à tous ceux qui ont un billet, prévenir les auteurs et les artistes programmés dans les jours à venir... Rencontrer également les organisatrices du festival Italissimo qui, depuis un moment déjà, doutent fort de pouvoir mener à bien l'événement prévu pour début avril. Décision est prise de reporter à la mi-octobre.

Sans réelle préméditation, l'équipe se retrouve au complet en fin de journée dans le hall, à l'heure où, comme chaque soir, le public aurait dû commencer à affluer. Il va falloir encaisser la lourde déception de tous ces événements annulés « jusqu'à nouvel ordre ». S'improvise un dernier verre car nous sentons bien que le nouvel ordre n'est pas pour demain, ni même pour la semaine prochaine... Nous trinquons, gestes barrières inclus, un peu sonnés par la période qui s'annonce et avec une réelle pointe d'inquiétude pour certains. Nous avons depuis hier une malade dans l'équipe et elle vient d'appeler pour faire part d'un premier diagnostic : forte suspicion de Covid-19. Quelques jours plus tard, nous apprendrons que tout va bien : Covid sans doute, mais pas de complications et aucune autre contamination problématique dans l'équipe. Tout le monde va bien mais chacun chez soi, évidemment.

### **Catastrophe irrémédiable pour les auteurs**

Au fil des jours, je prends conscience de la catastrophe irrémédiable pour les auteurs

qui ont publié leur livre quelques jours – ou même quelques semaines – avant le grand confinement. Plus de librairies, plus d'acheteurs, plus d'échos, plus d'articles. Des livres au fond du trou qui, même après le pic épidémique, se feront ensevelir à la veille de l'été par un flot inhabituel de nouveautés attendant leur tour. Côté scène, impossible pour l'heure de commencer à reconstruire un quelconque programme de printemps. Il nous faudrait pour cela un horizon plausible de redémarrage. Faute d'avenir immédiat, restent les archives pour faire vivre (un peu) la Maison. Nous allons poursuivre la mise en ligne de nos dernières soirées, en format vidéo ou podcast selon les cas. Et puis, sans doute, malgré tout, tenir quelques rendez-vous qui peuvent se plier aux règles du « fait maison » et, vu à distance, par la fenêtre de l'ordinateur : en préparation un nouvel épisode du « Marathon autofictif » d'Eric Chevillard par Christophe Brault (dans sa cuisine), une « Tentative de résumer A la recherche du temps perdu en une heure » par Véronique Aubouy (dans son salon)...

### **Plonger dans quelques livres monstres**

Un des rares avantages de cette période sinistre : le temps retrouvé pour de longues plages de lecture. Dans la pile des livres arrivés récemment, j'en profite pour glisser quelques conseils : Arno Bertina, L'âge de la première passe (Verticales, 5 mars), Rebecca Lighieri, Il est des hommes qui perdront toujours (P.O.L, 5 mars), Sophie Martin, Classés sans suite (Poésie Flammarion, 11 mars). Tous trois en librairie donc (lorsque nous fêterons leur réouverture) et prochainement à la Maison de la poésie (si SARS CoV-2 le permet). Tellement de temps que c'est aussi l'occasion de plonger dans quelques livres monstres dont l'épaisseur est habituellement réservée aux longues journées d'été. Voilà donc arrivé pour moi le moment de lire 2066, de Roberto Bolaño (1016 pages). »

**Olivier Chaudenson**

directeur de la Maison de la Poésie à Paris



Samuel Delage \*

« Nous serons là  
pour épauler  
les libraires »

\* romancier, scénariste et créateur du site  
Les Petits Mots des Libraires



Samuel Delage. Photo DR

**A**vec le confinement, toutes les règles du jeu sont redistribuées. Mon cerveau de créatif a d'abord accusé une forte perturbation, bombardé de questionnements capables de remettre en question tous les sujets de récits en cours. A la fois sur le prochain roman à paraître, dans sa phase de correction. Ne devrais-je pas modifier le caractère de mon héroïne ? Est-ce que mon histoire à venir, qui est contemporaine, correspond bien à ce que je souhaite donner à lire dans quelques mois ? Mes projets de séries télé en cours de développement, à la fois en création, mais aussi les adaptations de mes romans, sont logés à la même enseigne. Ces histoires sont des reflets d'existences et de notre société, et là, elle est en pleine mutation, violente, soudaine, très brutale. Nous en parlons beaucoup entre auteurs, en messages privés sur les réseaux, ou avec Skype et d'autres outils.

### **Une urgence d'écrire**

L'organisation au quotidien, très bouleversée, imposant des contraintes fortes, apporte néanmoins une dose de fertilité et une urgence d'écrire. Se remettre davantage à l'ouvrage, précipité par une actualité bouillonnante. Le monde s'arrête, mais notre esprit est galopant. Vie de famille omniprésente, quiétude parasitée pour l'auteur, anormalité de la situation, règles de vies qui saucissonnent les journées sans date butoir au sein du foyer. Une organisation parfois militaire à l'allure de camp de vacances sans en être un pour autant. Mais la barque avance et chacun trouve sa place au fil des jours. Une certitude, plus rien ne sera tout à fait pareil entre l'avant et l'après Covid-19.

### **Soutenir les libraires**

Puis, en tant qu'auteur, et nous sommes nombreux dans ce cas, vient l'inquiétude concernant nos prochaines parutions, surtout immédiates, ou juste après la vague épidémique. Dans mon cas, un roman paru en grand format chez Albin Michel, Cabale Pyramidion, annoncé en version poche le 11 juin prochain (Ed. Mon Poche). Message bienveillant et qui se veut rassurant de Bérénice Boulay, mon éditrice : "Pour les parutions de juin, pas de report pour le moment ! Prends soin de toi."

C'est d'autant plus important pour moi que je souhaite, et nous préparons cela avec de nombreux auteurs, soutenir les libraires dès la réouverture de leurs enseignes. Ils auront plus que jamais besoin de nous. C'est une action nationale

dont nous dévoilerons le contenu et l'organisation dans quelque temps, sur le site Internet que j'ai mis à disposition des libraires depuis plusieurs années (<http://lespetitsmotsdeslibraires.fr/>).

Il est vital pour eux de leur dire et de leur faire savoir que nous serons là, sur le pont, pour les épauler. Qu'ils gardent le moral et se tiennent prêts à mobiliser leurs forces comme nous le ferons à leurs côtés, très vite, nous l'espérons.

Merci à votre rédaction de nous permettre de suivre l'actualité littéraire et du milieu malgré les conditions et la situation. Livres Hebdo, déjà bousculé, a besoin de rayonnement. «Les petits mots des libraires» vous soutiennent et partagent la richesse de vos articles.

**Samuel Delage**

romancier, scénariste et créateur du site [Les Petits Mots des Libraires](http://lespetitsmotsdeslibraires.fr/)



Vincent Monadé \*

« Nous jouirons du  
seul bonheur d'être  
ensemble »

\* président du Centre national du livre



Vincent Monadé, président du Centre national du livre, en confinement à son domicile le 29 mars 2020. Photo DR

« **L**e lundi 16 mars au soir, tard, nous avons fermé le Centre national du livre. Tous les agents qui devaient télétravailler sont partis avec un portable, les volets ont été clos, les poissons nourris. Et le silence est tombé sur la maison de Jean Gattégno. Depuis, nous continuons de travailler. Lorsque le coronavirus a pointé le bout de son vilain nez, nous étions en plein dans les premières commissions de l'année destinées aux aides à la chaîne du livre. Nous avons été confinés, beaucoup restait à faire pour payer les bénéficiaires. C'est fait en ce moment même, grâce aux agents du Centre, soucieux que les professionnels soient payés comme ils auraient dû l'être dans un monde normal, un monde où les gens s'embrassent, se saluent et s'entassent dans le métro.

### **Règlement modifié**

Deux fois, les administrateurs du CNL se sont réunis, à distance et par mail, pour tenir des conseils d'administration destinés à accompagner au mieux les professionnels pendant cette crise. Notre règlement a été modifié pour que les auteurs, les libraires, les éditeurs, les bibliothécaires, les organisateurs de salons ne soient pas pénalisés par l'arrêt net de la suite des jours comme nous la connaissions.

Depuis, je vis seul. Mes filles et mon fils sont chez leurs mères. Mon chien a traîtreusement choisi d'être confiné avec ma cadette. Je reste chez moi. J'ai des livres pour dix ans. Chaque jour, j'imagine le silence sidéral des locaux vides, je regrette les bruits de ruche. J'ai commencé, sur Twitter, à poster des vidéos sur la lecture, recommandant des livres aimés car il faudra bien qu'elle reprenne, la vie.

Nous avons lancé la consultation des professionnels du livre pour mettre en œuvre le fonds d'urgence de cinq millions d'euros, financé sur son fonds de réserve par le CNL et décidé par Franck Riester, notre Ministre de la Culture. Ma conviction est que le redémarrage sera lent, et difficile. Nous vivons un traumatisme collectif dont nul ne connaît encore l'ampleur, ni ce qu'il produira. Imaginer que, le confinement fini, les lecteurs se précipiteront à nouveau dans les librairies indépendantes pour acheter des livres est mon plus grand espoir ; prévoir l'inverse, avec ce plan d'urgence, notre devoir.

### **Reprise en juin ou en septembre ?**

En ces moments où je vis avec moi-même, je pense aux auteurs, à leur fragilité économique, leurs difficultés bien connues, leurs inquiétudes, aux libraires et aux éditeurs avec lesquels je suis en contact permanent. Le Ministre a présenté un plan fort, nous devons y prendre toute notre part. Des milliers d'auteurs sont sans revenus, les librairies sont fermées durablement, les éditeurs repoussent leur programme de parution, des livres qui venaient de sortir semblent sacrifiés, certains se demandent si la reprise aura lieu en juin ou seulement en septembre. Voici les questions qui sont devant nous. Les mesures gouvernementales sont essentielles, il faut penser l'après, le redémarrage. Il sera lent, douloureux ; le risque de crise est là.

Les solutions apportées, les aides versées, nous reviendrons ouvrir grandes les portes et les fenêtres de la veille maison. Et nous vous inviterons, tous, à célébrer le printemps, le livre, la vie dans les jardins et la cour du CNL. Nous boirons du vin, fumerons des cigarettes, jouirons du seul bonheur d'être ensemble. Mais nous n'oublierons pas, nous n'oublierons jamais ceux que nous avons perdus, comme Denise Millet, illustratrice jeunesse, tuée par le Covid le 28 mars 2020. Ils seront là, parmi nous.

Souvent, on m'a demandé un mot pour définir le CNL. Cette maison que j'aime tant me lançait dans d'interminables explications. Ce mot, le confinement me l'aura donné. Quand je vois les agents travailler à distance, échanger, produire, la directrice générale du Centre, Emmanuelle Bensimon, garder ses enfants, préparer avec moi les conseils d'administration, travailler avec le ministère et moi au plan d'urgence, c'est un mot simple, un verbe qui me vient pour dire le CNL : servir. »

**Vincent Monadé**  
président du Centre national du livre



Nathalie Iris \*

« le roman  
d'Olivia Ruiz  
sera un très bon  
roman d'après-  
confinement »

\* libraire indépendante à La Garenne-Colombes  
(Mots en marge)



Nathalie Iris. Photo DR

« **N**ous entamons la troisième semaine de confinement. Chaque jour, le réveil est étonnant. Le calme règne à La Garenne-Colombes [Hauts-de-Seine], pas un bruit. D'habitude, le matin tôt, le monde s'agite, les rues sont remplies de gamins que leurs parents déposent à l'école avant d'aller travailler, ça piaille dans tous les sens. Depuis le 17 mars, à cette heure de pointe, la ville est déserte.

Je ne cède rien à mes habitudes : je continue à me lever à 6 heures, pour avoir deux heures de « liberté » devant moi, consacrées à la lecture, à la réflexion et à un peu de sport. D'ordinaire, après ce moment indispensable à ma santé mentale et physique, je me rends à la librairie pour commencer ma journée de libraire. Depuis quelques jours, il n'en est rien, alors j'essaie de faire chez moi ce que je peux en rapport avec mon métier : j'allume mon ordinateur, je consulte ma messagerie, je m'informe de l'actualité littéraire et, bien sûr, de tout ce qui concerne l'évolution de la situation. Je réponds aux mails, ceux des clients, des confrères, de la profession. J'en profite aussi pour mettre à jour le site Internet de la librairie, poster des coups de cœur sur les réseaux.

Tout à l'heure j'irai faire un saut à la librairie, à 800 mètres de chez moi, pour refaire ma vitrine. Car la librairie est mitoyenne avec une boucherie, alors les gens regardent avec intérêt la devanture tout en faisant la queue pour s'approvisionner chez le boucher. Le moindre contact avec les lecteurs est important dans cette petite ville où les commerçants de quartier sont très appréciés.

#### « Des clients formidables »

Pour pallier la fermeture, au début, j'avais mis en place un service de livraison à domicile mais les règles de confinement m'ont obligée à arrêter. J'ai voulu instaurer un service de « click & collect » à la librairie ; mais la police municipale est venue m'informer que le magasin devait rester fermé. Entre-temps, ce système s'avère probablement autorisé et j'ai décidé aujourd'hui de me pencher sur cette question, en demandant précisément aux services de la mairie dans quelle mesure il est possible de le remettre en place, en organisant une permanence de conseil téléphonique à des horaires précis. Il faut dire que mes clients sont formidables, ils m'envoient des messages de soutien à la librairie qui me touchent beaucoup et voudraient bien pouvoir m'acheter des livres.

J'allais aussi appeler les trois libraires qui travaillent avec moi et qui sont confinées chez

elles. Nous faisons régulièrement des réunions virtuelles, ça aide à garder le moral.

Il y a aussi les éditeurs, parce que la chaîne du livre est importante. Certains m'envoient des pdf des livres à paraître, une manière de rester en contact. J'ai ainsi lu et aimé le livre d'Olivia Ruiz (La commode aux tiroirs de couleurs) qui a été reporté à la mi-mai. Ce sera un très bon roman « d'après-confinement ».

Les auteurs sont aussi présents et m'envoient des petits textos chaleureux, j'avoue que cela me fait tenir bon.

Un petit mot sur le prix des Libraires, dont je suis la présidente, aux côtés de dix autres libraires dont Stanislas Rigot (librairie Lamartine) et Antoine Bonnet (librairie Michel), et qui bat son plein. Nous sollicitons en ce moment tous les libraires indépendants de France pour qu'ils votent afin d'élire le lauréat 2020. J'occupe donc une partie de mon temps journalier, en ce moment, à « battre le rappel » pour inciter les libraires à voter. Encore aujourd'hui je vais m'y atteler.

#### « Je piaffe d'impatience »

Et puis, bien sûr, je lis, je lis ! C'est l'occasion de se jeter sur les bons gros pavés qu'on voulait lire depuis un certain temps et qu'on a laissé passer. En ce moment, je dévore Le Sport des rois, qui vient de paraître en Folio. Un roman de 800 pages absolument formidable, je suis bluffée par l'écriture de C. E. Morgan et une fois de plus je remercie l'éditrice de Gallimard, Marie-Pierre Gracedieu, de nous avoir gâtés avec ce chef-d'œuvre.

Voilà à quoi ressemble une journée de confinement parmi d'autres. Comme tout le monde, je piaffe d'impatience et je m'inquiète car la trésorerie de la librairie est fragilisée par cette situation. Mais mon tempérament optimiste m'incite à penser que de beaux jours reviendront, sinon à quoi bon ? »

**Nathalie Iris**

libraire indépendante à La Garenne-Colombes (Mots en marge)



Béatrice Ottersbach \*

« comment ça  
se passe un  
déconfinement ? »

\* organisatrice du festival Les plumes de Léon,  
à Saint-Léon-sur-Vézère



Emmanuelle Grangé, debout, Béatrice Ottersbach, assise. Photo DR

« **J**e suis confinée à Saint-Léon-sur-Vézère, un petit village en Périgord – ou plus précisément, j’y coconfine avec l’auteure en résidence Emmanuelle Grangé. Nous sommes toutes les deux loin de nos proches et resterons sans aucun doute liées par cette violente parenthèse.

Le mois de mars promettait d’être un mois productif pour Les plumes de Léon, l’association que je préside, qui a pour vocation de promouvoir la littérature contemporaine en Dordogne. Les fastidieux budgets et dossiers de subventions étaient enfin clos. Deux auteurs devaient arriver le 1er mars pour les résidences d’auteur bilingues que nous proposons deux fois par an. L’auteur allemand ayant annulé sa venue en raison d’une malheureuse chute, l’auteure française Emmanuelle Grangé est donc arrivée seule à Saint-Léon. Lauréate d’une bourse de la Drac Nouvelle-Aquitaine, l’auteure de Les amers remarquables (Arléa) (1) avait préparé un beau programme de médiation avec des ateliers d’écriture pour grands et petits.

### **Une autre notion du temps**

Le 11 mars, lors de l’ouverture de résidence, nous savions déjà qu’il ne fallait plus se serrer la main ou s’embrasser, mais nous avons allégrement présenté le programme de médiation. A cette occasion, nous avons aussi rappelé que l’auteur japonais de langue française Akira Mizubayashi viendrait nous parler lors d’une rencontre littéraire, le 21 mars, de son roman Âme brisée (Gallimard).

Nous avons bien sûr annulé et reporté à l’automne la rencontre avec Akira Mizubayashi. Idem pour les divers ateliers d’écriture avec Emmanuelle qui – une fois repartie – reviendra en Dordogne pour enfin échanger avec les lecteurs. Entre deux rencontres, je devais me rendre en Allemagne pour assister au festival littéraire international Lit.Cologne, un des plus grands festivals littéraires Outre-Rhin, et dans la foulée parler coopération. Evidemment, le festival n’a pas eu lieu.

A la mi-mars, la maquette du flyer de la seconde édition du festival littéraire Les plumes de Léon était presque achevée. Puis, un des six auteurs participant au festival a annulé sa venue – pour cause de coronavirus. J’ai été très surprise. Nous ne parlions pas encore de confinement et il nous restait quand même trois mois et demi pour que la situation se calme. Mais là, deux semaines plus tard, nous

n’avons en effet plus la même notion du temps. Nos repaires deviennent flous.

### **« Confinés dans des cartons »**

Le festival littéraire Les plumes de Léon devrait avoir lieu du 26 au 28 juin dans les hauts lieux du patrimoine du Périgord : Lascaux IV, La Madeleine, les châteaux de Losse et de La Faye. Le thème « Mouvances » s’est transformé en singulière ironie en cette année de confinement... Au programme : Loren Capelli, Laurent Binet, Salomé Berlemont-Gilles, Roland Buti et Hélène Gestern. Cette dernière devrait nous parler de son livre Armen qui vient de paraître ces jours-ci, sans vraiment paraître, confiné dans des cartons. Les festivaliers – si festival il y a – le découvriront plus ou moins sur place.

Mais où en serons-nous fin juin et que serons-nous devenus après ces semaines d’isolement, de diffusion en boucle de nombres de malades et de décès, d’inquiétudes pour nos proches ou voisins, de spectre de 1929 ? Et puis, comment ça se passe un déconfinement ? »

### **Béatrice Ottersbach**

organisatrice du festival Les plumes de Léon, à Saint-Léon-sur-Vézère



# Flore Roumens \*

## « seule avec Lacan »

\* éditrice au Seuil, en charge du fonds



**Flore Roumens.** Photo DR

« **J**e m'appelle Flore Roumens, je travaille au Seuil depuis une grosse quinzaine d'années. Longtemps pour la collection « Fiction & Cie », et désormais éditrice en charge du fonds. Mon travail discret est d'analyser le catalogue et de faire en sorte de le rendre disponible pour tout un chacun. Je suis confinée dans le Sud de la France, on a connu pire, hein ?

Les librairies fermées, les éditeurs ont décalé leurs offices et nous sommes au Seuil tous touchés par du chômage partiel depuis jeudi 26 mars. La sensation d'être loin, très loin, s'accroît. Que font mes collègues, à quoi pensent-ils, comment s'occupent-ils ? Pour garder le lien, des initiatives émergent, ici et là : un peu de musique dans chaque communication de Pierre Hild, le directeur commercial, des propositions du webmarketing à tous les salariés pour continuer de faire vivre nos livres sans les libraires (qu'on salue bien). Je regarde les bibliothèques qui m'entourent, je ne suis pas chez moi, rayons Psy extrêmement bien fournis, tout ce que je n'ai jamais lu, à part un peu de Dolto, comme tout le monde. Bon sang, c'est peut-être le moment de m'atteler à Lacan ? L'intégrale est là, en vingt-trois tomes, avec ses couvertures improbables ; je tourne autour, comme un chat, l'air de rien.

#### « Je vais péter un boulard »

En plus du chômage partiel, j'ajoute 40% de congés payés que je vais perdre si je ne les pose pas avant fin mai. Je suis donc au travail à 10%, c'est surréel presque. Au début, on se dit formidable, je vais m'atteler à Lacan ou à Fernand Deligny, même pas peur. Mais la vérité c'est que si je reste trop longtemps les yeux dans le vide entre deux pages, à penser aux chiffres d'affaires en chute libre de la chaîne du livre, les problèmes démoniaques que ça va entraîner, les risques pour nos emplois, je vais péter un boulard, comme on dit par ici.

Et puis que faire de mes dix doigts qui sont d'ordinaire occupés à pianoter, à tenir un stylo, un téléphone ou des piles de livres ? Mais c'est bon sang bien sûr ! Je m'inscris sur un coup de tête à <https://desbraspourtonassiette.wizi.farm/>. Voudra-t-on de mon profil d'urbaine intello pour la cueillette des fraises ou des asperges ? Pour moi, il n'y a pas de sot métier et j'aimerais mieux être dehors par ce beau temps. Et puis nous, les éditeurs, sommes dans le faire. Pour satisfaire

les auteurs, nous sommes des débrouillards inventifs, et contrairement aux idées reçues – on nous imagine bien souvent seuls avec nos manuscrits, ce qui ne représente qu'une partie de notre temps –, nous courrons d'un côté et de l'autre pour tenir les offices, trouver le bon papier, la bonne image ou le bon titre, discuter avec les auteurs, les préparateurs, les graphistes, les juristes, les correcteurs, les fabricants, les commerciaux, les attachées de presse, les cessionnaires, les agents, les libraires, bref, nous travaillons en équipe et sommes multi-tâches.

Et là, tout à coup, patatras. Seule avec Lacan, ce monstre sacré, si j'arrive au bout des vingt-trois tomes d'ici la fin de cette béance, je me décernerai à moi-même et pour moi seule la mention spéciale « Endurance » du prix Survivre au confinement, dont je serai l'unique membre du jury, nommée ad vitam, of course. »

**Flore Roumens**

éditrice au Seuil, en charge du fonds



Naima Beldjoudi \*

« à qui s'adresser,  
dans cette  
confusion et ce  
néant ? »

\* éditrice à Alger (El Kalima éditions)



Naima Beldjoudi. Photo DR

« **E**n Algérie, où la crise ne date pas de l'épidémie et du confinement qu'elle entraîne, toute la chaîne de livre est en souffrance depuis maintenant plus d'un an. Qu'elle se fasse en arabe, en français ou maintenant en amazigh, le caractère particulier de la lecture – dimension essentielle, mais non vitale, de l'existence – en fait le secteur le plus vulnérable de la vie économique du pays. Or la lecture génère de l'emploi et, en temps normal, un chiffre d'affaires appréciable, à travers les manuels scolaires, les ouvrages de toutes sortes et, bien sûr, les journaux et les magazines.

Pour nous, petits éditeurs, humbles artisans de la culture, le baromètre le plus important pour évaluer la lecture reste incontestablement les ventes en librairie, même si l'on n'en compte qu'une centaine en Algérie, et pas plus de dix dans la capitale. Or les avis des libraires abondent tous dans le même sens quant à la gravité de la situation actuelle, dont les conséquences s'annoncent désastreuses avec une perte d'au moins 50% de leur chiffre d'affaires, avant même l'annonce de la cessation de toute activité commerciale, il y a une quinzaine de jours !

### **Trésorerie défaillante**

Au premier trimestre 2020, on comptait une centaine de titres nouveaux en librairie, tous genres confondus – dont un tiers en français. Les acheteurs venaient en général pour des nouveautés, parmi lesquelles deux ouvrages d'El Kalima, soutenus par la presse francophone, commençaient à bien se vendre : Littérature algérienne. Itinéraire d'un lecteur, de Charles Bonn, et notre plus récent «petit inédit maghrébin», Le Vœu de la septième lune, pièce de Mohammed Dib. Hélas, l'annonce du confinement est passée par là, nous interdisant toute vente, la vente par correspondance ou via Internet n'existant pas ici.

Côté imprimeurs, certains se trouvaient déjà à l'arrêt avant même l'annonce du confinement auquel ce secteur de la chaîne du livre est également soumis, pour diverses raisons structurelles. Pour les autres, le problème sera, à notre avis, moins celui du matériel (encres, papiers), toujours disponibles – du moins pour le moment – que celui d'une trésorerie défaillante, le confinement (qui ici chevauchera ou se prolongera du mois de Ramadan) les privant de leur habituel fond de roulement.

Dans ce secteur, la perte peut être estimée à 40% du chiffre d'affaire.

### **Un surcroît de manuscrits ?**

Maillon essentiel de la chaîne du livre, les éditeurs sont les principaux clients des imprimeurs et les principaux fournisseurs des libraires. Or, compte tenu de cette situation, et de quelques autres contingences moins apparentes (par exemple contacts rompus avec la presse, impossibilité d'obtenir un ISBN, etc.), les voilà dans l'incapacité de jouer ce rôle majeur, même s'ils prennent soin de poursuivre le travail de composition qui leur revient (nous avons-nous-mêmes deux livres prêts pour l'impression mais bloqués par cet état de choses, un roman d'Emmanuel Roblès et une pièce radiophonique de Driss Chraïbi) et de préserver l'avenir en gardant le lien avec leurs auteurs toujours au travail – c'est même là l'un des seuls aspects positifs du confinement qui, permettant un travail accru des écrivains, risque de nous valoir lorsque nous serons sortis de cette épreuve un surcroît de manuscrits. Mais si nous détectons parmi eux de nouveaux Sansal, Khadra ou Daoud, aurons-nous alors les moyens de les publier ? Serons-nous même toujours en vie ?

C'est donc un cri d'alarme que pousse l'ensemble de la chaîne du livre au Maghreb... Mais à qui s'adresser, dans cette confusion et ce néant ? Alors c'est vers toi, lecteur francophone ou arabophone, à l'autre extrémité de la chaîne mais si proche, que je me tourne pour te rappeler, avec Borges, que pandémie, confinement, rationnement... de tous ces événements, si douloureux soient-ils, il n'en restera rien, car «les lectures sont les seuls véritables événements dans la vie». »

**Naima Beldjoudi**

éditrice à Alger (El Kalima éditions)

\*

Chloé Pathé \*

« nous ne sommes pas en guerre, mais nous allons devoir nous battre »

\* directrice et fondatrice des éditions Anamosa



Chloé Pathé. Photo DR

« Chez Anamosa, le télétravail, nous connaissons, nous n'avons pas de local, c'est notre mode de travail depuis le début, avec ses contraintes et aussi sa liberté ; nos réunions et rendez-vous se font autour de cafés... ou d'un verre de vin blanc – ça dépend de l'heure !

La première semaine de confinement fut placée sous le signe de la sidération, tout en organisant un quotidien rythmé par la famille, la « continuité pédagogique » et les appels et mails pour prendre des nouvelles des proches, de nos autrices et auteurs, de celles et ceux avec lesquels nous travaillons ; répondre aussi à celles et ceux qui demandent quoi faire pour nous aider, maintenant ou après... S'émouvoir de l'existence de ce collectif constitué, se dire qu'anamosa signifie en sauk « tu marches avec moi » et que cela a du sens... avant de rentrer dans la phase maniaque de la dépression et de reprendre le combat – rien à voir avec la métaphore guerrière en vogue, juste un état d'esprit, car c'est avec cette énergie-là que des maisons d'édition ou des librairies indépendantes se montent, tentent de tenir.

### **Un soutien collectif aux libraires**

Je suis reconnaissante à Ludivine Bantigny et Déborah Cohen d'avoir relancé cette machine, en initiant une tribune en réaction aux propos de Bruno Le Maire, s'interrogeant sur la réouverture des librairies. Bonheur et conviction de pouvoir exprimer ainsi un soutien collectif aux libraires, parmi lesquels des amis. Cette tribune, relayée par Libération et Médiapart, est devenue pétition (<https://soutienlibrairieedition.wesign.it/fr>), en se disant qu'elle pourrait constituer un levier pour la suite.

La réalité, c'est qu'une structure comme Anamosa, pour le moment, ne peut bénéficier d'aucun des dispositifs gouvernementaux : notre chiffre d'affaires de mars 2020, même sans Livre Paris (le remboursement des stands serait toutefois fort utile...), est à peu près équivalent à celui de 2019 (plutôt bon signe d'ailleurs) ; chômage partiel : la maison n'a pas de salariés, mais contribue aux revenus et aux chiffres d'affaires d'un certain nombre d'indépendants et de structures. Restent les prêts garantis par la BPI, mais cet endettement est-il la solution ? Il ne s'agit pas de se plaindre – que représentent nos métiers, face à des urgences vitales, et, après tout, cette aventure, je l'ai choisie –, mais d'exposer une réalité liée à un

projet, peut-être exigeant, qui relève plutôt du slow-start que de la start-up.

Passée la sidération donc, il faut continuer. L'un des enjeux est d'anticiper les manques à prévoir d'une trésorerie déjà fragile. Par réflexe, j'ouvre quand même, chaque jour, les « rafales » de vente envoyées par la diffusion : désormais, toujours la même page blanche, le même chiffre : zéro. Il faut également penser le présent et la suite, pour la maison d'édition d'abord : valoriser les titres disponibles en e-books, proposer des gratuits, des lectures qui nous semblent permettre de réfléchir à ce qui nous arrive, dont la collection « Le mot est faible » ; prendre un peu plus de temps pour peaufiner les textes, décaler deux ouvrages en 2021, certes pour concentrer nos efforts sur les livres parus le « jour d'avant » ou presque, afin qu'ils connaissent à la réouverture des librairies la vie qu'ils méritent, et sur ceux qui paraîtront à la fin de l'été et à l'automne, afin qu'ils trouvent leur place, mais aussi pour minimiser les risques. Dans un secteur marqué par la surproduction et la tentation de la « cavalerie », je ne suis pas certaine que nos treize titres prévus initialement auraient particulièrement encombré les tables des libraires, mais soyons prudents, la rentrée sera difficile, nous le savons.

### **Intertitre**

Penser le jour et le monde d'après, c'est aussi profiter de ce temps si particulier pour échanger entre éditeurs et éditrices, et s'organiser. Car, du côté de l'édition, la voix et les réalités des petites maisons indépendantes ne me semblent pas vraiment représentées, comme le sont leurs équivalents en librairie par un syndicat tel que le Syndicat de la librairie française. Il existe bien le Syndicat national de l'édition, vous me direz, mais nous n'en sommes pas membres ; le premier palier d'adhésion représente l'impression d'un catalogue ou quatre allers-retours en train pour une autrice ou un auteur invité en librairie... Non, nous ne sommes pas en guerre, mais nous allons devoir nous battre pour continuer à exister, étudier ensemble les dispositifs dédiés annoncés pour les différentes branches du secteur du livre, dont les détails commencent à sortir. Ces initiatives donnent de la force, il faut vite jeter les bases d'un collectif, avant que le quotidien ne reprenne chacun dans sa lutte pour la survie. J'aimerais que ce collectif puisse aussi s'ouvrir à l'interprofessionnalité ; rien n'est urgent ou tout l'est, on verra.

L'idée a aussi été lancée d'une fête en soutien à un certain nombre de maisons indépendantes ; soutien ou pas, je suis pour ! Après tous ces échanges par mail, réseaux sociaux, téléphone, ce sera tellement bon de se retrouver et de se voir. »

**Chloé Pathé**

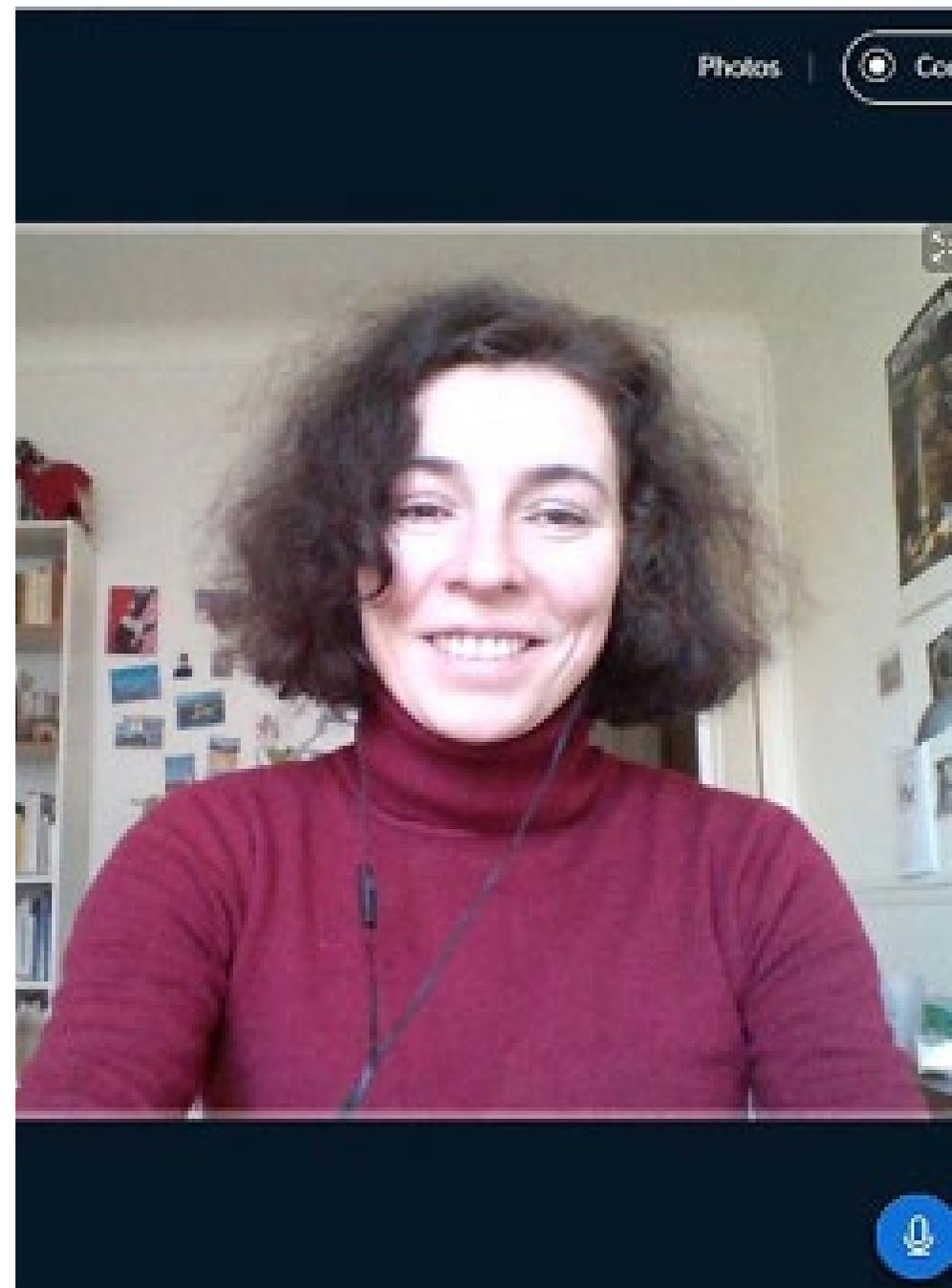
directrice et fondatrice des éditions Anamosa



Florence Codet \*

« vaincre  
le confinement  
de l'esprit »

\* bibliothécaire



Florence Codet sur BigBlueButton (BBB). Photo DR

« **V**endredi 13 mars, la bibliothèque universitaire de Paris 8-Vincennes-Saint-Denis s'apprête à fermer pour une durée indéfinie. L'équipe déploie ses forces pour aider une foule d'usagers à faire provision de livres et de DVD. Et la dernière formation s'achève sur une pointe d'émotion. Nous partons à reculons.

#### « Comment être ensemble ? » (Florence)

Aux premiers jours du confinement, Goran et moi réfléchissons avec notre direction au maintien d'une continuité pédagogique. Contact des enseignants et étudiants de la Licence au Doctorat, envoi des supports des formateurs, dépôt dans la base Moodle... Mais comment être ensemble ? Nous testons à six quelques outils de visioconférence, puis chacun choisit (logiciels libres ou propriétaires, navigateur, partage d'écran, ergonomie, qualité audiovisuelle, contrôle des micros et économie de bande passante). Certaines formations se tiendront en direct, avec une captation dans Moodle ou dans la bibliothèque numérique Octaviana. D'autres seront des tête-à-tête «dématérialisés».

«Déposer et diffuser sa thèse» en live sur BBB : une première ! J'«entre» dans la salle virtuelle et les inscrits «apparaissent» à leur tour à l'écran. Ils choisissent la posture d'auditeurs, sans micro ni caméra. Je les salue un à un, ils me répondent par «chat». Le diaporama est lancé, le propos aussi, et je reste visible dans un angle, à l'instar d'une speakerine. Je redoute une panne technique mais les messages confirment que tout fonctionne. J'essaie de m'adapter au rythme de personnes que je ne vois pas. Cela me rappelle une expérience de radio en direct, mais sans pause musicale et en régie maison. 90 minutes plus tard, la scène se vide. Reste un mur de mots bienveillants. Joie puis solitude. Vaincre le confinement de l'esprit.

#### « Un virus introduit le co-vidé » (Goran)»

Associé à la même mission de pédagogie à distance que Florence, j'ai dû l'articuler avec mon expérience personnelle. Confinés dans notre appartement du 19<sup>e</sup> arrondissement avec mon épouse, mon fils de cinq ans, mon chien Akita Inu, mon chat et ma tortue, nous avons pu trouver chacun notre place au fil des jours afin de nous adapter à «The New Normal». Le monde s'est mis au ralenti, mais

l'esprit a pris une tournure inattendue. Faute de contacts physiques, privé de mon activité habituelle entre le service des formations et celui des chercheurs du SCD, soudain la quarantaine (Le Clézio) impose une expérience du vide.

Nous avons la coprésence, voilà qu'un virus introduit le co-vidé. Et puis, la mauvaise nouvelle tombe, notre collègue «a le Covid-19» et elle est hospitalisée. Nous prenons brutalement conscience de la grande fragilité de notre monde. C'est le moment où jamais de retisser des liens autrement avec les doctorants et les chercheurs afin d'assurer une continuité des services, par visioconférence. Ma première sur Zoom porte sur le numérique et la valorisation des résultats de la recherche et se déroule étonnamment très bien, le nombre des participants dépassant largement les attentes. Une motivation de plus pour maintenir les formations annoncées, sur un sujet qui revient constamment : ouvrir la science à tous. La catastrophe sanitaire a généré la mise à disposition gratuite de centaines de publications par les revues scientifiques et les bases de données. Fallait-il une telle crise pour que l'accès au savoir et aux données de la recherche commence à se libérer ? La suite majeure de cette crise de confinement sera certes la manière dont l'homme reconsidérera la condition humaine, mais aussi la «condition numérique» et la diffusion libre des connaissances.

#### « La BUP8 de chez soi »

Notre bibliothèque déploie également une communication sur les ressources électroniques, l'offre du service de VOD, les sélections de documents. Et elle assure la continuité de l'enseignement «Contribuer à Wikipédia» pour les étudiants de Licence : FAQ, devoirs, recherche de sources académiques, contributions dans des articles. En ces temps si particuliers, l'offre pédagogique s'invente tous les jours. »

Florence Codet, responsable du service de formation des usagers, et Goran Sekulovski, responsable des services aux chercheurs.

**Florence Codet**  
bibliothécaire



Cécile Boyer-Runge\*  
« dans l'attente,  
dans l'attente de  
quoi ? »

\* P-DG de Robert Laffont.



Cécile Boyer-Runge, P-DG des éditions Robert Laffont, en confinement début avril à Paris. Photo DR

« **C**e matin, quinzième jour de confinement, Paris s'éveille... en silence. C'est notamment cela qui a changé notre vie quotidienne, le poids du silence, en tout cas dans les rues, dehors, un peu partout, depuis la déclaration de guerre au coronavirus. Ce sentiment oppressant d'être dans l'attente, dans l'attente de quoi ? Deux romans me viennent à l'esprit, Le Désert des tartares de Dino Buzzati, et Un balcon en forêt de Julien Gracq, avec le sentiment que l'invisible menace prend peu à peu possession de nous.

### **Une multitude de décisions pratiques**

Ici, dans mon appartement parisien, ce n'est en revanche plus du tout le silence, mais plutôt l'effervescence, pour gérer cette crise dramatique, continuer à travailler, de toute notre énergie, avec nos auteurs, nos collègues, nos représentants, nos partenaires, grâce aux moyens techniques et digitaux mis à notre disposition par Editis. Pour maintenir les liens chez Robert Laffont à distance, nous nous sommes tous mis, avec une réelle agilité, à la messagerie ultra performante Teams, et passons du mobile à l'ordinateur, avec casque, sans casque, du matin jusqu'au soir, en flux réel, tendu, à l'extrême, pour pouvoir agir, réagir au plus vite, quand il faut plus que jamais prendre une multitude de décisions pratiques, sans visibilité à court terme : préserver l'activité, intensifier le chiffre d'affaires numérique, accompagner les livres parus récemment, revoir le calendrier des sorties...

L'heure est à la mobilisation générale pour entreprendre, inventer, trouver les mots, rester proches de nos auteurs, les uns quelque peu déboussolés, inquiets pour leurs livres désormais figés dans cet état de sidération, d'autres moins « chamboulés » pour reprendre l'expression de l'un d'entre eux, reclus à la campagne. « Tu sais Cécile, tout cela ne change pas beaucoup mon quotidien d'écriture... ». Et tous et toutes nous réconfortent, avec leurs mots sincères. Cette nouvelle vie, depuis quinze jours, stimule l'esprit d'équipe, crée des liens nouveaux, renforce une solidarité qui était déjà bien là mais qui se révèle extraordinaire, et produit une créativité survitaminée.

### **Livres refuges**

Cette étrange routine apporte aussi son lot de menus plaisirs quotidiens, dont je profite

à plein. Ô joie, le footing nocturne d'une heure maximum, les visites régulières à mes parents âgés (198 ans à eux deux !). Et pourtant, nous sommes loin les uns des autres. Il y a ce mélange de suractivité individuelle et d'absence de vie sociale. Il y a le bruit incessant de la ruche téléphonique et numérique et le silence du dehors, troublé par les oiseaux qu'on recommence à entendre, les cloches et les sirènes des ambulances.

Il y a aussi les moments de doute, car quoique l'on fasse, nous sommes tous confrontés à cette réalité inimaginable que toutes les librairies de France, de Belgique, de Suisse, du Québec sont fermées, les gens confinés chez eux et empêchés d'acheter des livres. Même lors des périodes les plus noires de notre histoire, les Français n'ont jamais été confrontés à cette vie « empêchée ».

Cette immobilité imposée nous contraint à un rythme différent, nous ramène à l'essentiel, à nous pencher sur le sens de notre métier, et sur son avenir. Nous en sortirons changés, et il faut imaginer la suite. Les livres doivent plus que jamais s'en trouver reconsidérés, comme des refuges dans lesquels il fait et il fera bon vivre, aujourd'hui et demain. »

**Cécile Boyer-Runge**  
P-DG de Robert Laffont.



Anne Helman \*

« j'ai âprement  
besoin de  
trésorerie »

\* fondatrice de la librairie Chat Perché



Anne Helman. Photo DR

« **J**e suis Anne Helman, j'ai fondé et je tiens depuis plus de vingt ans la librairie Sorcière (1) Chat Perché, principalement destinée à la jeunesse, au Puy-en-Velay. Je suis confinée dans mon appartement en vieille ville, à cinq minutes à pied de la librairie. Je suis seule la moitié du temps, et avec mon plus jeune fils de quatorze ans, l'autre moitié.

Je tente depuis trois semaines de ne pas trop m'inquiéter, étant d'un naturel plutôt anxieux. Je tente d'avancer, suis à l'affût des dispositifs de l'Etat et de la chaîne du livre, et reste «en étroite contact» depuis le 15 mars avec mon experte-comptable et mon banquier. J'ai demandé un prêt bancaire garanti par la BPI, l'affaire suit son cours, j'attends. Je vais monter le dossier Adelc, car je crois pouvoir y prétendre, et guette de pied ferme la mise en ligne sur le portail du CNL de leur dispositif.

#### « **Le télétravail n'est pas mon truc** »

La première semaine de fermeture avec les dernières livraisons (librairie fermée, moi seule travaillant) m'a permis de solder de grosses commandes des bibliothèques, qui toutes m'ont autorisée à facturer et à déposer en paiement ces factures sans avoir réceptionné les cartons. Merci à elles ! La librairie n'ayant pas fait une très bonne fin d'année en 2019... j'ai âprement besoin de trésorerie ! Quant aux ventes aux particuliers, j'ai tenté de maintenir une activité les dix premiers jours, via la Poste et moi livrant à pied, arpentant les collines du Puy, puis j'ai renoncé au vu du climat anxiogène à la Poste, et par respect pour nous tous, abondant dans le sens du SLF. Bien sûr, je maintiens le lien avec mes clients par le biais des mails et des réseaux sociaux, où naturellement nous sommes tous plus actifs qu'avant.

Au début, je me suis sentie très seule, sans les clients, sans mon collègue, habituée à un métier de contact depuis plus d'un quart de siècle, c'était dur ! Le télétravail n'est pas mon truc, je suis une active qui aime être debout, réceptionner, pointer, débiller, conseiller bien sûr, et j'aime la diversité des tâches de mon métier. Le télétravail, certes, j'avais l'habitude, mais, le matin tôt, le soir, et le dimanche !

A présent, je passe à la librairie très régulièrement, je ne peux pas m'en empêcher, et puis j'ai toujours quelque chose à y faire. Il me faut aussi veiller à l'exposition des originaux de Christian Voltz qui se trouvaient dans les murs de Chat Perché

au moment du confinement, une expo qui est la propriété de l'ALSJ (1), et doit tourner de librairie Sorcière en librairie Sorcière. Je veux être sûre que tout va bien dans les locaux, et pour le stock aussi ! Mes 8500 livres semblent me parler lorsque je passe la porte... les mains des clients ont arrêté de les saisir le 14 mars au soir, et les commentaires des enfants à leur sujet ont cessé... pour le moment.

#### « **J'ai peur de l'avenir** »

Heureusement, il y a le lien entre consœurs et confrères grâce aux associations : l'ALSJ dont je suis au comité d'administration, on s'y tient les coudes, et aussi l'Association des libraires en Auvergne-Rhône-Alpes, dont le fil d'info journalier m'a permis de faire le tri dans la sur-information dont ma boîte mail est témoin ! Un grand merci aussi au SLF pour leur travail formidable !

J'ai peur de l'avenir, et cette peur, m'empêche de lire aussi longtemps que je le souhaiterais en ce moment, à mon grand désarroi, mon attention est malheureusement fragmentée, comme pour nous tous.

Mon plus grand regret : Pef devait venir à la librairie le 13 mars, mais je sais que ce n'est que partie remise !

Mon plus grand doute : le volume des services de nouveautés lors de la reprise et à moyen terme aussi, avec une cadence et un nombre, ainsi que des contenus de parutions raisonnés et pensés ! ».

(1) L'expression "Librairies Sorcières" désigne celles appartenant à l'Association des librairies spécialisées jeunesse (ALSJ).

**Anne Helman**

fondatrice de la librairie Chat Perché



Amaël Dumoulin \*

« les usagers nous  
manquent et nous  
leur manquons »

\* directrice des bibliothèques de Dunkerque



Amaël Dumoulin, directrice des bibliothèques de Dunkerque, en confinement début avril 2020. Photo DR

« **E**tre directrice d'un réseau de bibliothèques en télétravail n'a rien de facile ni de reposant, il faut faire avec les moyens du bord. Seule une moitié de l'équipe télétravaille, l'autre ne le peut pas pour des raisons techniques ou familiales. Aussi, certains collègues n'ont aucune possibilité de transposer leurs missions en confinement mais certains travaillent en soutien des équipes mobilisées pour assurer la continuité des services essentiels à la population. Personnellement, je travaille à animer l'équipe de direction au grand complet, à maintenir le lien avec un maximum d'agents, à rassurer, prendre des nouvelles, conseiller et prioriser le travail. J'assure aussi, avec d'autres, le lien avec les directions et les services support habituels.

Après avoir consacré les premiers jours à nous organiser, on peut dire que le vaisseau vogue à présent, sans usagers palpables. Des échos de leur présence discrète et lointaine nous arrivent toutefois par les réseaux sociaux, les mails ou le téléphone. Ce sont souvent des signes d'encouragement, des félicitations, des demandes d'assistance informatique pour bénéficier des services en ligne, etc. Parfois, nous recevons de poignants appels concernant des personnes très isolées, dans des situations parfois dramatiques et pour lesquelles nous tentons d'être aussi inventifs que nous nous sentons impuissants à répondre à leurs besoins. Les usagers nous manquent et nous leur manquons.

### **Trois membres de l'équipe touchés par la maladie**

La maladie n'a pas entièrement épargné l'équipe, trois personnes ont été touchées, elles ont heureusement presque totalement guéri. Je me demande évidemment si elles ne sont pas tombées malades lors des derniers jours d'ouverture des bibliothèques, même si la réactivité de ma ville a été remarquable et que notre Plan de continuité d'activité a été mis en œuvre dans un temps record.

Une des choses dont je suis la plus fière est que nous ayons eu l'idée de mettre très vite au pot commun municipal les 27 PC portables habituellement dédiés au public. Une bonne partie d'entre eux sert aujourd'hui dans un centre de consultation ouvert à la hâte qui désencombre l'hôpital utilement.

Nous avons dû nous rendre à l'évidence tout de suite : interrompre nos commandes aux libraires et aux fournisseurs, annuler tous les événements organisés

avec les partenaires, les prestataires était inévitable. Tout cela nous crève le cœur mais nous nous consolons en préparant une saison estivale flamboyante, à défaut de pouvoir fêter le premier anniversaire de notre B!B. Nous en profitons pour mettre bon ordre dans la description de nos activités, dans l'actualisation de notre documentation professionnelle, analysant, évaluant et révisant nos pratiques, ajustant notre politique documentaire de façon très transversale. Concernant l'animation des réseaux sociaux, elle est devenue entièrement collaborative et j'ai un plaisir fou en tant qu'administratrice à travailler directement avec une bonne quinzaine de contributeurs qui rivalisent d'imagination et de créativité.

### **Une organisation apprenante**

Je crois pouvoir dire qu'en ce moment nous devenons «une organisation apprenante», pour reprendre un concept très à la mode. Les travaux de fond sont mieux partagés, les talents informatiques se révèlent (même chez les moins habitués ou les plus réfractaires), les conseils et les formes d'assistance mutuelle foisonnent. Hélas, cet heureux constat ne concerne qu'une partie de l'équipe puisque certains, je le rappelle, ne sont pas suffisamment équipés ou n'ont pas de compétences suffisamment larges pour travailler à domicile. J'espère donc que nous serons collectivement à la hauteur d'un enjeu majeur du déconfinement : refaire équipe, entièrement, tous ensemble.

Enfin, je souhaite évoquer mon activité associative au sein de l'ABF. Le congrès annuel devait se tenir cette année dans ma ville, à Dunkerque. Le programme venait d'être publié et les inscriptions ouvertes lorsque nous sommes entrés en confinement. La décision a été prise il y a quelques jours de reporter ce congrès au 29, 30 et 31 octobre, l'ABF faisant le pari de la fidélité à cet extraordinaire moment de convivialité, de découvertes et de débats. Nous, nordistes qui avons vendu un congrès sur le sable, les pieds dans l'eau, il nous faudra désormais vanter les mérites des premières tempêtes et la poésie des immenses plages de sable désertes afin d'attirer un monde fou vers notre septentrion. »

**Amaël Dumoulin**

directrice des bibliothèques de Dunkerque



**Cristina Piovani \***  
« ce n'est pas facile  
en ce moment  
d'avoir des  
certitudes »

\* avocate au barreau de Rome et de Paris, coorganisatrice  
du festival Italissimo, reporté à l'automne



**Cristina Piovani.** Photo DR

« 24 e jour de confinement. Je jette un regard furtif à ces cartons qui traînent chez moi : des centaines de programmes du festival Italissimo encore en liasses...

Le 5 avril, j'aurais dû être à la Maison de la Poésie, avec Marco Lodoli, Sylvain Prudhomme et Louise Boudonnat. Les écouter débattre d'écriture, de fiction, de mise en abyme littéraire.

La décision de reporter la cinquième édition du festival Italissimo à l'automne prochain a été prise le vendredi 13 mars, justement à la Maison de la Poésie, chef-lieu de nos rencontres littéraires. Pendant plusieurs mois, avec Evelyn Prawidlo et Fabio Gambaro, les cofondateurs et conseillers littéraires du festival, nous avons concocté un programme dont j'étais particulièrement fière : une semaine riche de rencontres, de lectures, d'événements, entre France et Italie pour donner au public français le goût de la découverte ou parfois de la redécouverte pour une littérature et une culture qui me tiennent profondément à cœur.

#### « Pas facile en ce moment de parler au futur »

Depuis quelques semaines déjà, en apprenant les nouvelles d'Italie, je savais que l'annulation était à craindre. Ce vendredi-là, avec Olivier Chaudenson, directeur de la Maison de la Poésie, nous avons donc cherché une alternative possible à l'annulation pure et simple. Pas facile car à chaque option – à bien y réfléchir – surgissait un nouveau problème...

L'après-midi du 13 mars, je suis rentrée chez moi avec 4000 exemplaires imprimés du programme bons pour le pilon, mais aussi avec de nouvelles dates, en octobre. De quoi garder le moral.

Depuis, je vis confinée en banlieue parisienne. Je suis avocate en propriété littéraire et artistique et à la naissance de mon fils, je me suis organisée pour pouvoir réaliser une partie de mon travail à la maison. Je travaille beaucoup avec l'Italie et j'avais déjà appris à garder des liens à distance. A présent, tout cela redevient utile mais a pris un sens différent.

Après un premier moment d'effarement, nous avons recommencé à travailler pour Italissimo. Nous devons désormais reprendre toute

l'organisation avec les nouvelles dates de la mi-octobre. Obtenir la disponibilité des invités, des modérateurs, des lieux, des prestataires, des financeurs. Ils seront tous certainement très sollicités quand tout repartira. Mais ce n'est pas facile en ce moment de parler au futur, d'avoir des certitudes.

#### Le maintien des aides aux manifestations

Jour après jour, je suis l'évolution de la crise en Italie à travers la lecture des articles des auteurs invités du festival : Paolo Giordano a écrit un livre sur les mathématiques de la contagion, à partir de ses articles du Corriere della Sera ("Contagions", déjà traduit en français et disponible en accès libre aux éditions du Seuil), Francesca Melandri et Ottavia Casagrande ont publié des articles dans Libération et BibliObs. Paolo Rumiz, écrivain voyageur, Zerocalcare, auteur de bandes dessinées et Ascanio Celestini, écrivain et dramaturge, eux aussi tiennent leurs "journaux de quarantaine".

Je me dis : «Un jour après l'autre, une chose à la fois». C'est ma devise quand je sens que les émotions me dépassent.

Je pense au présent, à ce qu'il y a de positif.

Le contact avec les festivaliers à travers les réseaux sociaux, les réponses aux messages de soutien.

Le CNL et la Sofia qui maintiennent les aides aux manifestations (une magnifique nouvelle, car nous pouvons rémunérer tous les auteurs et les traducteurs).

La rencontre de Nadia Terranova avec les étudiants du Lycée italien Leonardo Da Vinci de Paris qui a eu lieu malgré tout via Skype. Dans leurs cartons, nos programmes papier indiquent pour cette rencontre le bon jour et la bonne heure : promesse tenue.»

#### Cristina Piovani

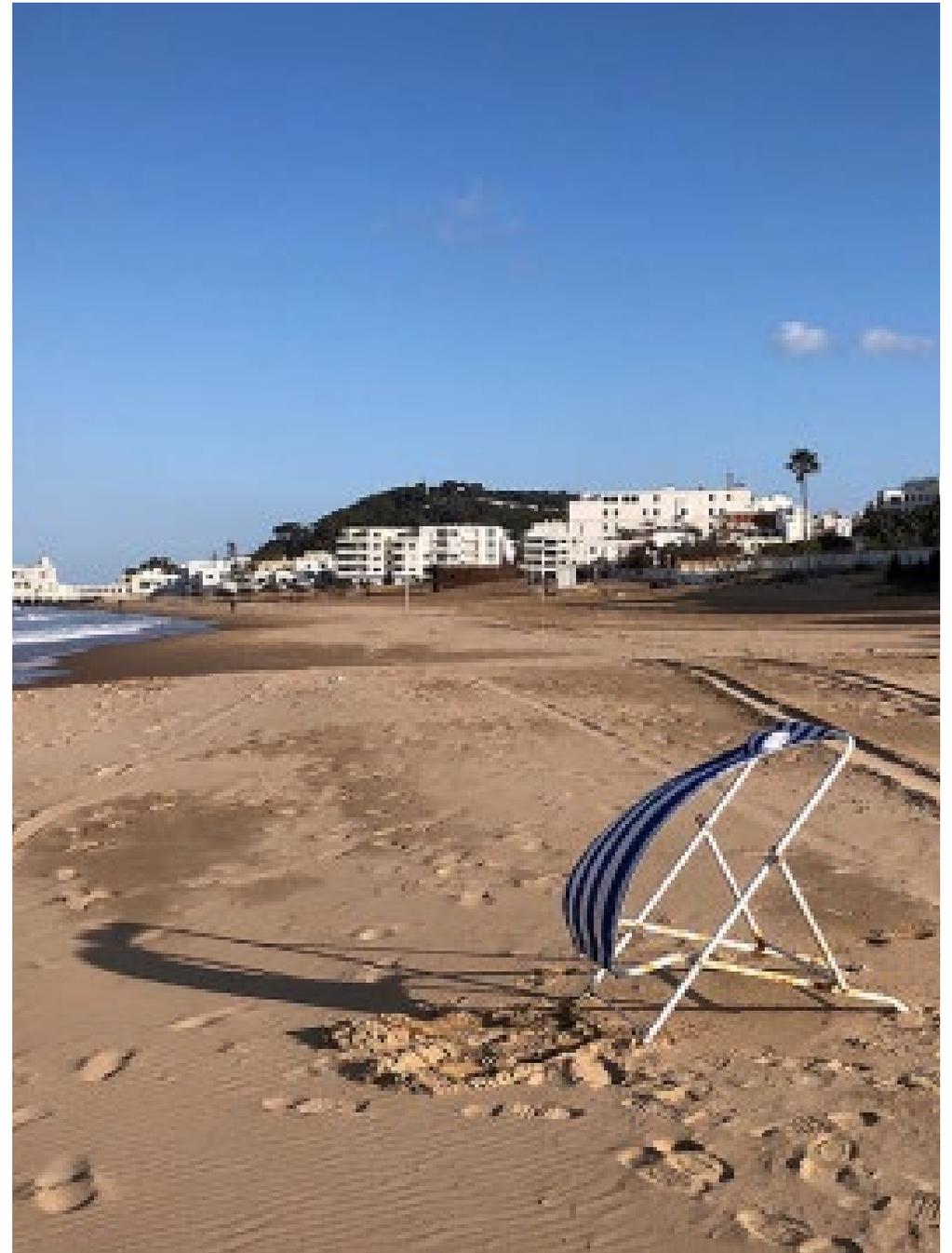
avocate au barreau de Rome et de Paris, coorganisatrice du festival Italissimo, reporté à l'automne



Rozenn Le Bris \*

« L'Afrique doit se  
confiner pour ne  
pas couler »

\* attachée pour le livre à l'Institut Français de Tunisie



La plage de La Marsa, à Tunis. Photo DR

« **D**e l'autre côté de la Méditerranée, en Tunisie, le confinement est en vigueur depuis le 22 mars et le couvre-feu est instauré de 18 h à 6 h du matin. Nous, les biens logés, nous regardons la mer, nous entendons son ressac, nous respirons l'air sain de nos balcons et bientôt nous pourrions nous rafraîchir dans nos piscines privées...

Depuis quelques jours nous entendons les hélicoptères tourner, nous sortons le moins possible, nous imaginons des vies et nous sentons que le pays s'est arrêté, ou plutôt tente de s'arrêter... Tel un immense paquebot des temps modernes, l'arrêt se fait au ralenti et la machine réagit douloureusement.

Souvenez-vous, en 2011, c'est en Tunisie que les habitants de cette rive de la Méditerranée ont décidé de faire leur Révolution. C'est de cette partie du monde arabe que la parole libre a été acquise de haute lutte telle une arme fatale qui a renversé la destinée de ce pays et créé des séismes inégaux chez ses voisins... C'est ici que l'espoir a été le plus heureux, le plus collectif et sans doute le plus prometteur. C'est ici aussi, dans cette jeune démocratie, que se déroulent à présent des élections. Démocratie : un mot tellement facile à prononcer pour nous autres, les étrangers, Européens, que nous comprenons en retour l'urgence de ne pas en perdre l'usage... C'est ici, enfin, que l'on parle tunisien, français, arabe, anglais et que ces langues vivent en bonne intelligence, comme une évidence absolue qu'il n'est pas nécessaire de souligner.

#### « Une jeune génération d'artistes et d'écrivains »

La Révolution du jasmin, cette plante grimpante, discrète et à la fois envahissante, odorante et tannique, a aussi enfanté une jeune génération d'artistes, d'écrivains, de musiciens, de designer graphique, de « calligraphistes », de créatifs, qui ont tous envahi les réseaux sociaux et particulièrement Facebook, pour dire leur monde et communiquer avec les mondes ! Ces femmes et ces hommes sont aujourd'hui plus que jamais les porte-voix d'une liberté de pensée de ce petit pays par sa taille, et tellement grand par sa destinée. C'est aussi cette même génération qui devient, malgré elle, le porte-drapeau d'un nouveau combat contre un virus au nom de code digne d'un mauvais polar... Souvent sans statut, dans une précarité créative complexe, ils disent et écrivent que l'Afrique doit se confiner pour ne pas couler.

Se confiner pour résister... se confiner, se confiner... Ce mot fait presque rêver quand on le dit lentement. Dans un pays où plus de 40% de l'économie est faite de petits boulots, de taximen aux voitures « jaune NY », de vendeurs de chapatis (sandwich local), d'étalages à la sauvette de coques de téléphone, d'amandes fraîches, de boucles d'oreille et chichi en veux-tu en voilà.... Se confiner... Cette économie qui se relève tout juste de déflagrations meurtrières qui ont notamment touché Le Bardo, un des plus beaux fleurons muséaux du monde, et qui ont emporté des vies au nom d'une pensée peu clémente avec son prochain.

#### Croire aux valeurs de la francophonie

C'est dans ce paysage économique et avec une énergie jamais épuisée que des femmes et des hommes de lettres font naître et vivre non sans mal une chaîne du livre pour écrire et comprendre l'histoire, la dire, pour dessiner l'avenir, être en alerte sur le présent, tout en croyant aux valeurs de la francophonie comme une sœur jumelle que l'on ne laisse jamais tomber... Tels d'irréductibles Gaulois, ces écrivains, éditeurs, libraires, distributeurs, tentent de se fédérer, commencent à se faire connaître, porte le bilinguisme comme une richesse littéraire sans précédent. Il faudrait tous les nommer et dire combien ces héritiers du bourguibisme ont nourri et nourrissent encore la langue de Molière, les langues du monde !

Le Maghreb est pluriel. Dans quelques mois, son réveil sera douloureux, peut-être même plus qu'ailleurs. Mais n'est-il pas temps de profiter de ces moments d'ouverture, d'écoute, d'échanges humanistes, pour redessiner les contours d'une « littérature monde » où le berceau de la francophonie, la Tunisie, serait une terre d'accueil ?

**Rozenn Le Bris**

attachée pour le livre à l'Institut Français de Tunisie



Juana Macari \*

« je peux continuer  
à me projeter »

\* directrice du centre culturel Una Volta



Juana Macari. Photo DR

« 2020, c'est «L'Année de la bande dessinée», a décidé le ministère de la Culture. Les festivals de bande dessinée soutenus régulièrement par le Centre national du livre, dont BD à Bastia, saluent l'initiative. D'autant que le CNL nous a demandé de rêver, de faire des propositions exceptionnelles. Qu'à cela ne tienne, BD à Bastia a proposé trois projets que l'association n'aurait pas les moyens de porter habituellement : une résidence de création à l'école avec deux autrices et deux spectacles avec du dessin live.

2 mars. Jusqu'à présent, mon équipe et moi pratiquons la méthode Coué. Nous sommes à un mois du festival et nous répondons à qui nous interroge, que, bien sûr, le festival aura bien lieu, et pour le moment tout se déroule parfaitement bien.

5 mars. Je suis à Paris pour une réunion au Centre national du livre. Arrivée sur les lieux, on me prie avant toute chose d'aller me laver les mains. Les discussions ont pour objet la rémunération des auteurs. De nombreux festivals sont présents. Après la réunion, nous profitons d'être réunis pour boire un verre. Je fais part pour la première fois de mes inquiétudes concernant une annulation, et je songe aux milliers de Corses partis en vacances d'hiver en Italie, où la situation s'aggrave. L'équipe de Lyon BD y pense aussi. Ils sont situés, dans le calendrier, au début du mois de juin...

9 mars. Avec le recul, je dirais que, comme tout le monde, j'ai mis du temps à comprendre ce qu'il se passait vraiment. Je prends conscience de la gravité de l'épidémie très progressivement, mais je n'ai pas envie de lui céder une once d'énergie. Je me concentre sur l'accomplissement de ma mission la plus importante de l'année: mener à bien BD à Bastia. Mais ce lundi, je sens bien que le curseur se déplace tout seul : l'Italie vient de décider le confinement pour 10 millions de personnes au nord du pays.

11 mars. C'est mon anniversaire. L'Italie est passée au confinement généralisé. Margaux Othats et Marion Duclos sont à Bastia pour leur dernière semaine de résidence à l'école. Depuis novembre 2019, elles sont intervenues une semaine par mois. Elles ont déjà bravé deux tempêtes et surmonté l'une des nombreuses périodes de grève contre la réforme des retraites. Les retours sur cette expérience avec les enfants sont d'ores et déjà superbes, sans compter tout ce temps si bien partagé.

### « Une zone floue, particulièrement stressante »

Mais ce mercredi, la pression est montée d'un coup. Comme si j'avais engrangé maintenant assez d'indices pour comprendre que ma position du coût que coûte est intenable. Difficile aussi de conserver la motivation de l'équipe qui perçoit le glissement. Nous devrions être sur notre dernière ligne droite, dans l'effervescence du bouclage, alors que l'ambiance se tend autour de nous.

Je passe un coup de fil à un contact à la préfecture de Haute-Corse pour prendre le pouls. Elle me confirme que les choses sont mal engagées pour début avril, même si pour l'instant aucune mesure officielle n'interdit l'ouverture des expositions et l'arrivée des auteurs invités. Le président de la République doit faire une allocution le lendemain soir, nous en saurons plus alors.

Je reste dans une zone floue, particulièrement stressante, car on ne me donne pas de règle précise et définitive pour tout annuler. En tant qu'organisatrice j'ai besoin de m'appuyer sur des mesures fermes. Ces mesures tardent, puis changent quasiment d'heure en heure. Je m'adapte : pas de visites scolaires ? Soit 4 000 visiteurs en moins... Oui, mais nous pouvons encore aller au bout du montage des expositions, les ouvrir plus longtemps au printemps...

Je tâtonne avec l'équipe jusqu'à ce qu'enfin nous entrions dans cette période de strict confinement.

### « Et l'école à la maison qui prend un temps fou »

Les choses s'organisent rapidement : se réunir avec le bureau de l'association pour aborder la situation de manière coordonnée, prévenir les auteurs, les éditeurs, les partenaires, les prestataires, la presse et le public de l'annulation, en annonçant que nous avons jusqu'à décembre 2020 pour fêter l'année de la bande dessinée et que nous établirons un nouveau calendrier pour cette programmation qui représente un an de travail. J'écris aussi un mot particulier à nos prestataires et partenaires pour lesquels le confinement représente un énorme risque économique.

Les affiches du festival viennent d'être livrées, les rouleaux de moquette pour les expositions patientent dans le hall d'entrée... Avant de fermer le centre culturel pour un long moment, je prends le temps de faire des provisions d'albums pour tout le monde à

la maison, trois piles énormes tirées des vingt-sept éditions de BD à Bastia, que je dois charger dans la voiture. Au bout de trois semaines, elles sont déjà bien épuisées.

Passer de semaines de travail de 55 heures au temps suspendu, cela ne va pas être évident. C'est sans compter sur les échanges suivis autour de l'annulation, la mise en place du télétravail, le temps passé à prendre des nouvelles de la galaxie du centre culturel, et l'école à la maison qui prend un temps fou.

Pour le moment, nous sommes en quelque sorte privilégiés : nos partenaires financiers se sont tous engagés à maintenir leurs aides. Les salaires de l'équipe sont assurés et nous pourrions également rémunérer les interventions des auteurs comme si BD à Bastia avait eu lieu. C'est déjà faire en sorte qu'un certain nombre de repères, sécurisants, subsistent. Je peux donc continuer à me projeter : les deux spectacles programmés dans le cadre de BD à Bastia sont à nouveau fixés à l'automne, je poursuis mes demandes d'aides pour 2020 et 2021, une nouvelle résidence en perspective, au collège cette fois-ci. Ma to-do list n'en finit pas de s'allonger. Cela me permet de m'extraire du contexte, et d'envisager la réalité de manière positive. »

**Juana Macari**

directrice du centre culturel Una Volta



Eric Blackburn \*

« nous travaillons  
surtout à ralentir  
la chute »

\* copropriétaire, à Montréal (Québec),  
de la librairie Le Port de tête



Eric Blackburn, copropriétaire de la librairie Le Port de tête, confiné à Montréal, avec les commandes de ses clients. Photo DR

« **L**e vingt-trois mars, au Québec, le gouvernement annonçait pour le lendemain la fermeture des commerces non-essentiels. Coup de massue, d'abord, malgré l'accélération évidente de la crise depuis quelques jours et les mauvaises nouvelles en provenance d'Europe, puis soulagement. Au fond, en temps normal, servir ou être servi par des gens qui toussent, qui mouchent, qui taponnent [toucher, en français du Canada] les livres, qui parlent et qui postillonnent, même si ça nous rebute, qui s'en soucie vraiment. Mais là ça devenait tendu, stressant, désagréable, dégagez svp, ne touchez pas inutilement svp, ne monopolisez pas le personnel svp, désinfectez vos mains svp, entrez, payez, sortez svp. Dès l'annonce, Le Port de tête, comme toutes les librairies, passait volontiers en mode virtuel.

Après un lent et inquiétant départ, les ventes web se sont animées, heureusement. Le temps de quelques ajustements, nous nous sommes transformés en manutentionnaires-livreurs, rapaillant les bouquins, les emballant, assurant les livraisons sur l'île de Montréal pour pallier les frais de la poste canadienne qui, de son côté, s'occupe des quelques 1 667 500 kilomètres carrés restant sur l'ensemble du territoire québécois.

#### «Les ventes sont intéressantes, les profits sont disparus»

Dans les circonstances, bien que largement en deçà de leur seuil habituel, les ventes sont intéressantes; mais les profits, eux, qui déjà se calculent en zéro-virgule lorsqu'on brasse de bonnes affaires, sont désormais disparus. Il va sans dire que si la crise perdure au-delà du mois d'août, le lendemain de veille, si lendemain de veille il y a, sera horrible. D'ici-là, nous travaillons surtout à ralentir la chute. Tout le monde est dans la même situation : les frais fixes n'ont pas changé, sans aucun allègement des loyers ni rien. Il y a bien quelques accommodements salariaux, mais la majorité des libraires est au chômage. Il y a bien des sous rendus disponibles par les différents paliers gouvernementaux, mais sous forme de prêts. Emprunter pour développer, c'est bien, mais s'endetter dans le simple but d'entretenir un holding immobilier?

L'Avenue du Mont-Royal, où se trouve Le Port de tête, d'ordinaire une des artères commerciales les plus dynamiques de la ville, est plombée par la fermeture de la grande majorité des magasins. Comme partout s'allongent, devant les

épiceries, les pharmacies, ou les quincailleries, des files silencieuses de citoyens « distanciés socialement » et avalés par leurs écrans. Le vrai printemps n'est pas installé, nous sommes encore dans la « cinquième saison » de Rick Bass, la bucolique Vallée du Yaak en moins. A ce temps-ci de l'année, les rues montréalaises, criblées de cratères dus à l'incessant combat hivernal du gel-dégel, sont sales et poussiéreuses. Mais en ce moment, tout paraît encore plus terne qu'à l'habitude.

#### «On monte les marches, on dépose le paquet»

Les règles de confinement ici semblent plus légères qu'en France et aussi plus unanimes et cohérentes que chez nos voisins clivés du sud [Etats-Unis, ndlr]. Nous pouvons sortir, courir, rouler, travailler à huis clos. Nous ne pouvons pas visiter, fréquenter, fêter. Les théâtres, les cinémas, les salles de spectacles, les lieux de culte, les restos, les bars, non. Les trottoirs, les rues, les déambulations dans les parcs, les livraisons, oui. À condition d'être distancié. Deux mètres. On monte les marches, on dépose le paquet devant la porte ou dans la boîte aux lettres, on sonne, on recule, on attend. Le client, la cliente, ouvre, Le Port de tête, oh, ah, super, merci, merci à vous, heureusement que vous êtes là, de même, allez-vous survivre, et vous, bien sûr, peut-être, on espère, les temps sont durs, on verra, d'autres vivent pire en tout temps ailleurs, c'est bien vrai, allez, on lâche pas, lâchez pas!

Les distributeurs aussi sont nerveux, ils ont, avec raison, craint rapidement que les liquidités de leurs clients n'aboutissent ailleurs qu'aux comptes à recevoir. Ils proposent des arrangements. Ils tâtonnent. C'est compliqué, ils ne veulent pas de retours. On les comprend, on fait ce qu'on peut nous aussi. Ils sont à moitié ouverts. Ils n'ont plus de personnel. Ils allument quelques lumières, quelques machines, préparent quelques cartons, tapotent la batterie du chariot-élévateur. Ça marche? Ils nous téléphonent timidement. Vous en êtes où ? Ils se réunissent. Ils écrivent des courriels de temps à autre, envoient une lettre au Ministère. Ils attendent. Les éditeurs aussi sont nerveux, les imprimeurs, les auteurs, Madame, Monsieur. Mais que faire (demandait Lénine)? Ah, ça, on verra bien. On verra. Pour le moment, seul le virus bouge rapidement. »

**Eric Blackburn**

copropriétaire, à Montréal (Québec), de la librairie Le Port de tête



Isabelle Diu \*

« plongés d'un  
seul coup dans  
un temps  
parfaitement  
étale »

\* directrice de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet  
(Universités de Paris)



Isabelle Diu, directrice de la bibliothèque littéraire Jacques Doucet  
(Paris), en confinement à son domicile. Photo DR

« **D**epuis le début de la période de confinement, ce qui me frappe le plus est l'étrange rapport au temps qui est désormais le nôtre. Le travail quotidien dans une bibliothèque de recherche telle que la nôtre (<http://bljd.sorbonne.fr/>) est d'ordinaire dense, mais rythmé par des moments plus intenses. Les tâches de fond – le classement, catalogage et conditionnement des archives littéraires nouvellement entrées, l'accueil des chercheurs venus du monde entier, la gestion administrative et financière, les rapports avec les fournisseurs, les libraires spécialisés, les nécessaires chantiers à mener pour la recotation, le réaménagement des magasins –, sont régulièrement ponctués de temps forts : pour les acquisitions, il nous faut assister à des ventes aux enchères publiques, à Drouot, chez Christie's, chez Sotheby's, après avoir sollicité, pour les lots qui nous intéressent, des autorisations de préemption auprès de notre ministère. Pour les expositions, qui représentent l'une des principales activités de la valorisation des collections, nous devons préparer des documents précieux pour une trentaine d'expositions par an, examiner leur état, rédiger les constats, établir les valeurs d'assurance, signer les contrats de prêt, organiser des convoiements en France et à l'étranger, et, la plupart du temps, effectuer des déplacements pour assurer le montage de l'exposition et garantir que les archives que nous prêtons bénéficient des meilleures conditions de sécurité possibles.

### **Plongée en apnée**

Enfin, notre mission principale, qui consiste à mettre à la disposition des chercheurs et des enseignants les ressources de nos collections, ne suppose pas seulement l'accueil d'un public spécialisé : nous avons, depuis plusieurs années, renforcé son impact en organisant, en collaboration avec des enseignants-chercheurs des universités parisiennes et d'Ile-de-France, la formation d'étudiants de niveau master lors de séances de séminaire in situ, construites autour des manuscrits que conserve la bibliothèque. L'accès aux documents originaux donne corps et chair à l'enseignement dispensé de manière théorique par les professeurs ; l'émotion face à l'archive offre aux jeunes étudiants, qui deviendront pour certains les chercheurs de demain, un accès tout autre à la littérature et au travail de l'écrivain, saisi dans le geste de l'écriture : les brouillons soigneusement raturés d'André Breton, au contraire de la fluidité de composition

d'Aragon, les galets ou les bois flottés enluminés d'un René Char attaché à sa terre de Provence font tout à coup surgir la réalité matérielle de la création poétique.

Or, juste avant l'annonce du confinement, ce temps dense mais cadencé, s'est brusquement emballé. En l'espace de quelques heures, il a fallu tout organiser. Prévenir les lecteurs, souvent venus de loin pour un séjour de recherche de quelques jours ou quelques semaines, de la fermeture au public ; prendre les dispositions nécessaires pour la sécurité des locaux ; préparer le télétravail pour ceux d'entre nous qui peuvent y recourir, assurant ainsi la pérennité de quelques-unes de nos missions.

Et, d'un seul coup, nous nous sommes retrouvés plongés dans un temps parfaitement étale. Au silence de la ville s'accorde le flux ralenti des sollicitations : quelques factures courantes à certifier pour que soient payés nos fournisseurs ; quelques réponses à des demandes d'iconographie pour des publications ; des polices d'assurance à prolonger pour les documents bloqués dans des expositions désormais fermées. Reste alors la plongée en apnée dans les travaux scientifiques de valorisation des fonds : articles pour des revues, communications pour des colloques, notices pour des catalogues – missions fondamentales pour la visibilité des collections et pour la connaissance que les conservateurs en peuvent acquérir, qui sont souvent réservées aux trop rares moments de disponibilité dans notre quotidien. Et voilà maintenant que cela passe au premier plan ! Alors oui, malgré l'inquiétude pour les malades, les soignants, pour tous ceux qui souffrent de la précarité, on trouve une forme de bonheur à se livrer en continu à la lecture et à l'écriture.

### **Au rythme d'événements vieux, mais aux accents actuels**

Le grand projet du moment est la préparation d'une exposition en partenariat avec la BNF sur les débuts du surréalisme, qui sera présentée au public en novembre, pour le centenaire des Champs magnétiques, premier texte d'écriture automatique conçu par Breton et Soupault. Cette exposition, axée sur l'aspect littéraire de l'un des mouvements artistiques les plus importants du XXe siècle, permettra de présenter au public des trésors peu ou pas connus, les manuscrits des Champs magnétiques, de Nadja, mais aussi la floraison de revues, de tracts, dont s'est accompagnée la naissance de ce mouvement, ou encore les fameux « papillons » surréalistes, petits libelles,

destinés à couvrir les murs de la ville, proclamant la nouvelle vision du monde de ces tout jeunes gens, appelant à libérer l'esprit humain de tous les carcans anciens.

Coordonner le catalogue avec les collègues de la BNF, co-commissaires de l'exposition et, avec la conseillère scientifique, directrice de recherche au CNRS, en rédiger les textes, en choisir les illustrations, c'était vivre durant ces dernières semaines au rythme d'événements vieux d'un siècle mais aux accents pourtant étrangement actuels. Echanges de messages passionnés, relectures dans la générosité et la confiance de textes souvent rédigés à plusieurs mains, l'aventure a été belle et fructueuse. Elle est appelée à se poursuivre, mais elle restera pour nous tous intimement liée à ce moment étrangement suspendu de l'année 2020. »

**Isabelle Diu**

directrice de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (Universités de Paris)



Marie Noble \*

« qu'est-ce qu'une  
foire aujourd'hui ? »

\* commissaire générale de la Foire du livre de Bruxelles



Marie Noble, commissaire générale de la Foire du livre de Bruxelles, en confinement le 15 avril - Photo LÉONE ALEGRIA. Photo DR

« **I**l y a cinq petites semaines, l'équipe de la Foire du Livre de Bruxelles clôturait le dernier salon en Europe. La dernière ligne droite avant l'événement fut assez surréaliste. L'équipe qui préparait cette foire et l'adoption de mesures sanitaires particulières devait également être capable de prévoir à chaque instant son annulation ou sa fermeture. Mais l'événement s'est tenu du 5 au 8 mars. Et ce fut le dernier d'envergure en Belgique. Il battait son plein alors que nous apprenions les annulations de Paris, Bologne, Londres.

Alors, avons-nous été d'irréductibles Gaulois ou de grands inconscients ? A ce moment, nous étions en liaison constante avec les autorités et avons scrupuleusement suivi les conseils fédéraux, ceux de l'OMS, de la Croix-Rouge et de l'Europe. La foire s'est tenue avec ses visiteurs, ses exposants, des centaines d'auteurs, les représentants du monde politique et des gouvernements de Belgique, dans un esprit bon enfant malgré le dispositif sanitaire mis en place. Et ne sachant pas encore que cela serait le dernier événement culturel avant plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Puis il a eu l'effet TGV lancé à pleine allure s'arrêtant net en rase campagne. Plus rien que le chant des oiseaux. Tous les rassemblements interdits.

### **S'adapter à cette durable distanciation**

Il est toujours tentant de réécrire l'histoire après coup. Ce qui demeure en tous cas essentiel, c'est de se poser les bonnes questions pour la suite. Ces questions et ces intuitions, elles ne sont pas simples à partager pour l'instant. Confinement oblige. Depuis un mois, je me retrouve donc à la tête d'une institution que j'apprends à connaître par écrans interposés. Et d'abord une équipe qui prend le temps de se remettre des efforts déployés. Parce que l'inquiétude l'a habitée, elle aussi.

Et puis il y a les éditeurs, les auteurs, les partenaires, les diffuseurs, qui me confient leurs réflexions. Vers où allons-nous ? Qu'est-ce qu'une foire aujourd'hui ? Comment s'adapter à cette durable distanciation ? Toutes ces questions aussi urgentes que passionnantes me font puiser dans les fondamentaux. Quelles sont nos missions à la foire ? Ne sommes-nous pas d'abord des passeurs, des médiateurs ? En tous cas, notre modèle à Bruxelles est fort différent des foires et salons organisés ailleurs par des entités commerciales.

Surtout, quelle est notre vision ? Je m'inspire d'expériences passées pour nourrir mes intuitions. Et je suis de près les événements à Bologne et les autres manifestations qui ont décidé de se tenir virtuellement. Nous allons mener ici un travail collégial dans les semaines à venir avec des représentants de la chaîne du livre afin de répondre à ces questions. C'est un ADN collectif et partagé qui tentera de se dégager pour la mi-juin. C'est le bon moment pour se réinventer. Pour faire face aux multiples incertitudes avec créativité, singularité et courage.

### **Plus d'Europe et plus de monde**

Mais vous dire d'emblée ce qui m'anime : être créatrice de lien et de passerelles. Je voudrais plus d'Europe et plus de monde. Nous avons la chance d'habiter, après Dubaï, le territoire le plus multiculturel au monde : 184 nationalités et autant de langues et de littératures. La foire ne doit pas se limiter à l'espace francophone en terme de propositions ou de marché des droits. Bruxelles est une ville ultra connectée autant pour les professionnels que pour les publics. Il est bon de l'acter.

Deuxièmement, il faut sortir des murs de Tour & Taxis [le lieu d'accueil de la Foire du livre de Bruxelles, ndlr]. Bon nombre d'opérateurs et acteurs culturels tant bruxellois que du reste de la Belgique seraient intéressés par une « Semaine du livre » ou pourquoi pas un « Mois du livre ». Ils pourraient être des relais (ou satellites) magnifiques, en imaginant d'autres liens, d'autres contrechamps plus intimes.

Troisièmement, comme j'ai pu l'expérimenter dans mes fonctions précédentes, il serait formidable de s'attarder sur la dimension transdisciplinaire de la lecture par le prisme de la musique, du théâtre, de la poésie ou de la gastronomie. Et inventer des voyages du livre ! Le dossier "Le livre en scène", publié par Livres Hebdo le 13 mars dernier [LH 1254], est très inspirant à ce sujet.

Tout ça m'occupe bien l'esprit. Trois mots au cœur de la réflexion : lien, langage, livre. Et puis plus d'intime, plus d'atmosphère. Enfin les vers d'Emily Dickinson « Hope is the thing with feathers - That perches in the soul - And sings the tune without the words - And never stops - at all -> »

Les trains sont à l'arrêt, les oiseaux chantent l'espoir. Écoutons-les. »

**Marie Noble**

commissaire générale de la Foire du livre de Bruxelles



Marion Jablonski \*

« plus que jamais  
j'aime mon métier »

\* directrice des départements jeunesse et bande dessinée  
d'Albin Michel



Marion Jablonski, directrice des départements jeunesse et bande dessinée d'Albin Michel, en confinement en avril 2020. Photo DR

« Plus que jamais je ressens la chaîne humaine qui caractérise notre métier : auteurs, libraires, collaborateurs. Nous ne pouvons rien faire les uns sans les autres, mais ensemble nous pouvons faire des miracles et réussir la reprise si nous sommes solidaires.

### **Partager enthousiasmes et idées neuves**

Plus que jamais je mesure l'efficacité (et les dépendances induites) des outils qui dupliquent le réel en virtuel. Pouvoir afficher le visage de mes interlocuteurs et interlocutrices lors des petites « réunions » qui émaillent nos semaines, partager enthousiasmes et idées neuves, recevoir des photos rieuses des étapes capillaires radicales d'un auteur (il a tenté « une Taxi driver », une Titeuf, une Bruce Willis pour finir rasé comme un bonze), discuter à vingt personnes au téléphone, suivre avec cent personnes des quatre coins du monde la conférence d'un agent américain en remplacement de Bologne.

Plus que jamais je m'inquiète des conséquences de cette situation pour nos auteurs les plus fragiles et certains de nos libraires et je me rassure (un peu) en constatant la réactivité des institutions (CNL, Adelc, Sofia, SNE et autres) même si elles n'apporteront pas de solution à tout, loin de là.

Plus que jamais j'aime mon métier qui est celui qui ouvre les portes de l'imaginaire et permet de s'échapper du réel. Que ferions-nous en ces jours où toute relations sociales festives, amicales, amoureuses sont entravées si nous n'avions pas les livres (et les films) ?

### **Des liens forts dans le privé et dans le travail**

Plus que jamais je ressens les liens forts dans le privé mais aussi dans le travail. Le plaisir d'entendre la voix gaie d'une dessinatrice qui s'est aménagé un petit studio dans son garage pour échapper aux turbulences enfantines, la voix confiante d'un journaliste qui se démène pour distraire les enfants à la maison, celle d'une autrice qui vient de réussir sa captation sous une couette pour Lis-moi une histoire.

Plus que jamais j'admire la sensibilité et les prémonitions des auteurs et autrices qui dans leurs ouvrages devinent le monde de demain, témoignent

de celui d'hier ou d'aujourd'hui, apaisent, dérangent ou se révoltent.

Plus que jamais j'ai envie de faire confiance aux enfants, nos lecteurs et lectrices pour réagir et inventer un nouveau monde. »

**Marion Jablonski**

directrice des départements jeunesse et bande dessinée d'Albin Michel



Sophie Talneau \*

« Skype est devenu  
mon ami »

\* romancière et animatrice d'ateliers d'écriture



Sophie Talneau. Photo DR

« **J**e m'appelle Sophie Talneau, je suis romancière et scénariste. En ce moment, je termine l'écriture de mon roman mais l'activité me semble encore plus solitaire que d'habitude. Heureusement, je continue à animer des ateliers d'écriture, virtuellement. Chaque soir, peu après 18 heures, je viens lire le témoignage du jour d'un confiné, sur le site de Livres Hebdo, alors je m'y suis mise...

Depuis quelques années, j'anime des ateliers d'écriture de romans à l'Association La Plume et le Clavier, à Nantes. Pendant deux ou trois ans, mes élèves écrivent leur roman. Vingt et une histoires. Vingt et une sensibilités plus la mienne qui se retrouvent pendant trois heures, une fois par mois, autour d'une table, délicieusement déconfinées.

Celles et ceux qui ont participé à un atelier d'écriture le savent, nous partageons bien plus que l'amour de la littérature. Un atelier est un petit monde. Quand le confinement s'est imposé à nous, les ateliers ont d'abord été suspendus puis le conseil d'administration et les animateurs ont décidé de proposer des ateliers virtuels, très bien accueillis par les adhérents. L'association - qui propose également des ateliers jeux d'écriture, écriture théâtrale, autobiographie et nouvelles - a ainsi l'opportunité de continuer son activité presque comme si de rien n'était. Ce qui signifie que sur le plan financier, rien ne change. Mes revenus étant strictement identiques à ceux de l'année dernière, je ne solliciterai pas les aides du CNL et de la SGDL.

### **Des élèves skypophiles**

Depuis la fin des ateliers présentiels, je ne prends plus le tramway pour me rendre à l'autre bout de la ville. Que sont devenus mes congénères ? Il paraît que des canards nous ont remplacés sur les places, dans les rues. Je ne cherche plus mes clés ou mon pass au fond de mon sac car je n'ai plus de salle à ouvrir. Mais je n'ai pas tout perdu car Skype est devenu mon ami. Lectrice au CNC, j'avais fait l'expérience d'une commission par vidéo-conférence, au tout début de notre période de réclusion à durée indéterminée, fin mars. Les deux heures de réunion s'étant bien passées, je me jette à l'eau la semaine suivante et préviens mes élèves : on se revoit bientôt par écran interposé.

Ils écrivent. Si pour certains l'enfermement bride l'imagination, d'autres, qui ont enfin du temps libre, noircissent des pages et des pages. Les textes arrivent jour après jour. Une de mes élèves m'envoie un mail : «Sophie, je l'ai chopé. Je suis

épuisée. J'ai eu très très peur. Prends soin de toi.» Je prends un coup sur la tête.

Avant chaque atelier, je n'en mène pas large. Et si à l'heure et au jour prévus la technique coince, qu'est-ce que je fais ? Finalement, les visages s'affichent, on règle les problèmes de sons, de vidéos. Certains toquent (virtuellement) à la porte du groupe. Mes élèves skypophiles savent ouvrir les lieux mieux que moi. C'est parti.

### **Recharger ses batteries**

Je suis seule dans mon salon, mais reliée, connectée comme jamais. Etrange sensation. Les silences virtuels sont plus énigmatiques que ceux du monde d'avant car je ne sais pas les décrypter : et si je les avais tous perdus ? A l'heure de la pause, souvent agrémentée de petites choses à grignoter ou d'une bouteille de cidre (qui a dit que Nantes n'est pas en Bretagne ?), pas de pause. La convivialité en prend un coup. Je trace. La batterie de mon portable se décharge à toute vitesse. Difficile de me déplacer pour trouver une prise car j'ai des papiers partout sur mon bureau. Soudain, les visages disparaissent. Je n'ose pas toucher au moindre bouton de peur de tout arrêter. Je parle dans le vide, face à un écran froid, muet, vaguement inquiétant mais je sais qu'ils sont là, derrière, en face, quelque part. Petit bip : il vous reste 15% de batterie ; je suis dans le rouge. Groupes. Les bavardages traditionnels sont remplacés par des blagues virtuelles que je vois passer sous forme de textos. Des smileys s'affichent dans tous les sens, une photo de groupe apparaît, un chien aboie chez quelqu'un, le bruit d'un aspirateur, le livreur de fruits et légumes qui sonne à la porte... Atelier virtuel = bazar organisé. Amateur d'une discipline rigoureuse s'abstenir.

Finalement, tous les textes sont passés en revue, chacun a le temps de s'exprimer, de donner son avis. Ouf !

Il est 21 h, nous raccrochons. Merci pour ce moment, mes chères Plumes. Moi aussi, je vais recharger mes batteries. Vivement le déconfinement ! »

**Sophie Talneau**

romancière et animatrice d'ateliers d'écriture



Caroline Coutau \*

« l'inquiétude  
devient  
lancinante »

\* directrice des éditions Zoé (Suisse)



Caroline Coutau. Photo DR

« **A** Genève, les librairies sont fermées, les écoles aussi. Le sable, la balançoire et le skatepark ont été entourés d'un horrible ruban rouge et blanc, barrière symbolique à l'usager. Comme partout, on éternue dans son coude et on garde ses distances avec le sentiment troublant d'être dangereux les uns pour les autres.

Sur l'autoroute, déserte, il y a des panneaux lumineux qui nous assènent des «RESTEZ A LA MAISON», alors quand je monte le samedi dans les montagnes marcher entre deux lectures de manuscrits sans téléphone, j'ai l'impression d'être une délinquante. Mais non, en Suisse, on est en semi-confinement, c'est «au citoyen de se responsabiliser». La police amende les groupes de plus de cinq personnes, mais on peut se déplacer. OK se disent beaucoup de libraires, faisons de la vente en ligne.

Payot, après la première semaine de fermeture des magasins, a dû s'arrêter quinze jours pour s'organiser notamment d'un point de vue sanitaire, puis a pu reprendre son service de vente à distance. Un nombre important de petites librairies livrent aussi, heureux pour certains de changer leurs habitudes et d'avoir un lien avec leurs clients, pendant que d'autres sont gênés par une communication trop laborieuse. Le chiffre reste certes symbolique et le réassort arrive au compte-gouttes, les distributeurs font ce qu'ils peuvent, il n'y a pas de miracle.

#### « J'entends les oiseaux »

7h30, un jour de semaine, je prends mon vélo très normalement. Ce qui l'est moins, normal, c'est le temps que je mets pour rejoindre le bureau. De trente minutes de montée, je suis passée à vingt et j'entends les oiseaux. C'est encore mieux que pendant les vacances d'été. Je continue de croiser la doctoresse qui travaille avec les toxico-dépendants à l'hôpital, elle descend je monte, nos saluts se sont faits plus complices récemment.

Arrivée au bureau, Yannick est déjà là, on s'est donné rendez-vous pour nous enregistrer chacun. La semaine prochaine, ce sont les réunions – virtuelles cette fois – avec les représentants pour nos nouveautés de la rentrée. Yannick tourne tous les teasers vidéo avec nos auteurs pour le site, il a l'habitude, et me suggère goguenard de lâcher ce stylo avec laquelle je n'arrête pas de taper la table en parlant du troisième roman d'Elisa Dusapin et du deuxième de Colombe Boncenne. A son tour pour Vladislavic sur Mohamed Ali, il est bon !

Ensuite, téléphone avec le secrétaire général de Livresuisse, l'association romande des éditeurs, libraires et diffuseurs que je préside : c'est la crise dans la crise, on est tous aux abois, il faut rédiger lettres, mails, prendre des contacts pour comprendre. Car le gouvernement à Berne a décidé d'exclure libraires et éditeurs du soutien à la culture dans le cadre de la pandémie. Même si la Suisse est décentralisée (un peu à l'américaine), la décision fédérale pèse sur les cantons, qui semblent obligés de s'en tenir au cadre national, bien qu'ils estiment la décision injuste. Côté soutien aux PME, la « solution » de prêt garanti par l'Etat n'en est pas vraiment une, puisque les ventes que nous allons perdre ne seront pas rattrapées. Nos marges étant pratiquement inexistantes, se lester d'une dette que nous ne pourrions pas rembourser fait peur.

Du côté de Genève, même si l'espoir d'une aide est mince, il nous faut absolument estimer les pertes subies : on réfléchit avec la présidente du Cercle genevois de la librairie et de l'édition, nouveau téléphone. Comment calculer ? Chiffre d'affaires, charges, perte sèche ? Il faut accorder nos violons entre libraires et éditeurs.

#### « Un régime de semi-confinement »

Le temps passe très vite, c'est déjà 15 heures, l'heure de la réunion hebdomadaire avec toute l'équipe. Un rendez-vous qui a une plus grande importance depuis que tout le monde est en télétravail, on prend le temps nécessaire et pas question depuis quatre semaines de sauter ce moment. La représentante est confinée à La Chaux-de-Fonds, tous ses rendez-vous en librairie ont été annulés. Au stock, après un mois de mars à traiter les retours en attente, l'activité s'est réduite comme peau de chagrin, un passage deux heures par jour suffit largement. Mais que ce soit côté diffusion ou édito, on communique sur les réseaux, par téléphone, par mail, par Zoom depuis nos cuisine, salon, balcon. Et à tour de rôle, c'est passage au bureau pour aller chercher les épreuves corrigées, faire la compta, relever le courrier, ramener les manuscrits lus et piocher les nouveaux, pour changer d'air aussi... Parce que oui, même sous un régime de semi-confinement, on manque d'air, je me languis de mes allers-retours en France, les conversations joyeuses qui compensent la tension permanente de nos métiers sont trop rares depuis le 17 mars, vivement qu'elles reprennent le dessus sur l'inquiétude qui devient lancinante. »

**Caroline Coutau**  
directrice des éditions Zoé (Suisse)



Anna Marcuzzi \*

« commençons  
donc à penser  
l'après »

\* directrice des médiathèques de Strasbourg



Anna Marcuzzi, directrice des médiathèques de Strasbourg, en confinement le 20 avril. Photo DR

« C'est la deuxième fois que je suis appelée à écrire sur l'impact de la gestion de la crise sanitaire et du confinement sur les équipements de lecture publique dont j'ai la charge, à Strasbourg, dans l'une des régions les plus touchées par l'épidémie de coronavirus depuis son arrivée sur le territoire français.

Or, après cette première interview, consultable sur le site de la BPI Pro, et après avoir lu l'article d'Amaël Dumoulin, directrice de la bibliothèque de Dunkerque, il ne me semble pas opportun de revenir sur des choses qui sont, somme toute, fort partagées dans toutes nos bibliothèques et/ou réseaux de bibliothèques, et ce quelle qu'en soit la dimension ou l'échelle de territoire : tout cela a déjà été dit et bien dit, et par d'autres aussi.

### **Garder un rythme pertinent**

Il me semble donc à présent plus pertinent de prendre, grâce à votre demande, un peu de temps pour l'observer, justement, ce temps, celui-là même qui a passé depuis mi-mars, celui-là même qui continue à passer si vite alors que nous avons craint que nos journées de télétravail soient interminables. Oui, tempus fugit. Même entre quatre murs et soumis à des restrictions de circulation inédites pour notre génération. Et voici à présent que nous dépassons le mois de confinement, et qu'un nouveau mois ou presque se profile devant nous, nous l'avons appris lors de la dernière allocution présidentielle. En deux mois, la crainte qu'une partie des actions mises en œuvre sinon avec enthousiasme – compte tenu de la gravité des faits – du moins avec volontarisme et engagement, puisse parfois avoir tendance à s'émousser existe : le matériau est là, quasi inépuisable, mais comment les bibliothécaires confinés peuvent-ils éviter de basculer dans une forme d'introspection personnelle, quasi-existentielle ? Je m'explique.

Si les premières annonces liées à la crise sanitaire et au confinement qui en résultait ont été marquées par une forme de tension et d'adrénaline au fil de consignes multiples et de construction du Plan de continuité des activités (PCA) qui rythmaient les journées de télétravail, elles le furent également par l'incroyable vivacité rédactionnelle de nos collègues qui contribuent aux actions numériques et à notre présence sur les réseaux sociaux. Toutefois, l'installation dans la durée de cette situation littéralement extraordinaire nous confronte à la

fois à la difficulté de garder un rythme pertinent dans le cadre de nos activités (suffisamment pour continuer à exister, mais point trop pour ne pas saturer les informations culturelles multiples et foisonnantes d'une collectivité comme la nôtre), mais aussi – et peut-être surtout au fur et à mesure que le temps passe – à développer notre capacité à réfléchir à « l'après-confinement » qui s'annonce.

### **Quels services a minima ?**

En effet, nous avons à présent un horizon qui, s'il n'est toujours pas encore précis, se profile et se situe vraisemblablement avant ou au cours de l'été. La question de la fermeture des établissements publics ayant été décidée et mise en œuvre rapidement, il en ira tout autrement pour leur réouverture. Car il s'agit à présent d'imaginer quand et comment nous allons pouvoir ré-ouvrir au public, avec quelle jauge, avec quels types de précautions et de protocoles sanitaires pour les agents et le public, quelle actions de communication nous devons mettre en place autour de la sécurité de ces réouvertures pour rassurer notre public et l'inviter à reprendre le chemin de leurs bibliothèques, quels services a minima nous pourrions éventuellement proposer dans le cadre d'un déconfinement « par phase ».

Nous pouvons imaginer réintégrer – au moins certains d'entre nous – nos établissements non encore ouverts au public après le 11 mai et travailler en interne à proposer des actions qui prépareront la réouverture globale des médiathèques : retour des 200 000 documents actuellement en prêt, par exemple. Mais cela devra s'organiser là aussi selon un protocole sanitaire clair avant leur remise en rayons, il semble encore difficile d'imaginer une ouverture au public très rapidement.

Comment, au-delà de ces questions purement techniques, reprendre le cours de notre vie professionnelle normale ? Comment accueillir un public tout en maintenant une forme de distanciation sociale et/ou équipés de masques et de gants et, finalement, comment reprendre le cours normal de notre vie tout court après un événement de cette portée ? Les bibliothèques sont ces lieux uniques de vie et de brassage de toutes les populations – des micros-sociétés en quelques sorte – et tous les professionnels savent que la cohabitation des publics est un des enjeux majeurs et quotidiens et qu'il ne se fait pas toujours aussi facilement

que nous le souhaiterions. Qu'en sera-t-il après cette période de distorsion du lien social ? Voici les pensées qui m'habitent à présent que tout le reste a été mis en place et bien rôdé depuis quatre semaines : distribution des outils pour le télétravail pour les bibliothécaires, organisation du PCA indispensable concernant la sécurité des bâtiments notamment, liens avec les collègues, la hiérarchie et les élus, réunions de direction tous les jours en visio-conférence, présence à distance.

### **Rassurer les autres**

Penser à l'après c'est aussi penser à la mise en œuvre d'un éventuel soutien psychologique pour les agents fragilisés par cette situation, à celles et ceux qui pourraient avoir des difficultés à se remettre de ces événements, qui ont pu être directement touchés, dans leur chair et/ou parmi leurs proches dans une région où il semble impensable, statistiquement parlant, qu'un service de plus de 260 agents y échappe. Ma collectivité a d'ailleurs déjà mis un dispositif en place à ce niveau.

Et, finalement, cette crise me ramène encore une fois à cette notion qui m'est la plus chère dans ma fonction, sans doute plus que celle de direction elle-même (quoique, littéralement, « diriger » et donc « donner la direction » est également une mission noble), c'est celle de la responsabilité. Cette certitude que, bien qu'entourée d'une équipe et d'agents formidables qui se montrent chaque jour à la hauteur des enjeux et des défis que nous affrontons, j'assume de facto et juridiquement la responsabilité de mes agents et du public qui fréquentent les établissements que je dirige. C'est cette même sensation que j'ai ressentie au soir, au lendemain et au surlendemain de l'attentat de Strasbourg du 11 décembre 2018, avec cette peur qui doit s'effacer devant le travail à accomplir et l'objectif de rassurer les autres. En prenant la responsabilité d'un service d'une telle taille, on sait bien que tout ce qui fait la vie – le meilleur et le pire – sera au rendez-vous.

Tout cela fait que Strasbourg est bien plus qu'une expérience professionnelle pour moi. C'était, c'est et ce sera avant tout une expérience humaine de manière globale, mais aussi des expériences humaines au-delà de ce que j'aurais pu imaginer (une attaque terroriste, une pandémie..) et auxquelles les gens de ma génération, étaient – inconscients que nous fûmes dans notre jeunesse – persuadés d'échapper.

Commençons donc à penser l'après, en premier lieu à cette joie simple que cela sera de se revoir, de retrouver nos collègues et notre public. Ceux qui donnent tout le sens à notre métier.

Cet après doit commencer à se dessiner aujourd'hui parce qu'il y aura un demain. Et j'aime à penser qu'il ne pourra pas être totalement comme hier : les bibliothèques auront, plus encore qu'avant, la possibilité de prendre toute leur part pour inventer et construire ce nouveau monde à venir. Celui qui doit se réinventer. Celui qui doit tirer les leçons de ce que nous venons de vivre, collectivement. »

**Anna Marcuzzi**  
directrice des médiathèques de Strasbourg



Catherine Heude \*

« ma liseuse est  
remplie à bloc »

\* responsable relations libraires chez Actes Sud



Catherine Heude. Photo DR

« **L**e temps s'est arrêté ici aussi, loin de Paris, dans la campagne arlésienne. Et le temps n'est-ce pas ce que l'on espère toute l'année sans l'obtenir ? Cette richesse est enfin là et on ne va pas s'en plaindre ! Pourtant j'ai du mal à lâcher l'ordinateur, le portable, les contacts avec les libraires, les groupements indépendants. Faut-il abandonner les présentations de nouveautés prévues en juin ? Quid de la venue des auteurs pour parler de la rentrée à Paris, Lyon ou Nantes ? Proposer des vidéos à la place des rencontres ? Mon travail de responsable relations libraires depuis presque deux ans est basé sur les rencontres, les relations, les échanges. Bien sûr, le net nous aide à maintenir le lien mais le manque est là quand même. Je travaille étroitement avec une équipe, un distributeur pour des libraires, des éditeurs. Petit rouage d'une belle mécanique, j'ai beau vouloir mettre de l'huile pour que la roue tourne mieux, je me retrouve bloquée. Quelques livres envoyés, des réponses à des demandes de responsables de groupement, un bilan de ce début d'année... Comment continuer à anticiper avant le 11 mai ? Je lis chaque jour les lettres de libraires qui lancent des idées – vidéo pour les enfants, lectures à haute voix, découvertes de livres. Chapeau bas à toutes ces bonnes idées !

Alors tournons-nous vers le Mas (prononcez « masse ») et là, il y a du boulot ! Première chose à faire, regarder bibliothèques et piles de livres éparpillés dans presque chaque pièce et trier, ranger. Comme dans le jardin, un désherbage en douceur sans glyphosate, supprimer ceux que je ne lirai finalement pas, ceux que je peux donner, essayer de ne garder que les essentiels. Explorer ses livres, c'est revenir sur sa vie.

### **Le prochain Mathias Enard, en octobre**

J'achète toujours avec plaisir des BD, ces lectures que nous reprochaient nos parents et grands-parents. Ranger, c'est aussi relire. Les BD ont cela de merveilleux qu'on peut les lire pour l'histoire, pour le dessin et pour le plaisir de regarder à nouveau. Mais je n'y arriverai jamais si je les ouvre toutes ! N'ouvrons donc pas le premier tome de la série « Aya » (Gallimard), sinon c'est six volumes à relire, sans pouvoir s'arrêter, avec cette gouaille qui « enjaille » la capitale ivoirienne... Par contre, je ne résiste pas à relire Trois ombres de Pedrosa (Shampooing). Enfin mettre tous les Hermann, la série Jeremiah (Dupuis) au même endroit, à côté des Bilal, Tardi et Corto Maltese. Tiens, j'ai acheté

deux fois ce Cosey qui m'a tant fait rêver du Tibet. J'ai encore des réflexes de mon premier métier de libraire en exposant en facing certains livres sur les tables.

Dans les toilettes, j'ai accroché un présentoir de cartes postales récupéré dans une librairie, quand j'étais représentante. J'y loge plein de petits livres. Choix des pensées de Leopardi (Allia) côtoie L'Art de péter (Payot), Prout !, Boris (T. Magnier) ou Pourquouaaaaa de Voutch (T. Magnier). Une vieille BD de Tronchet, Sacré Jésus ! (Delcourt), trône à côté de la chasse d'eau.

Attaquons la pile sur la table de nuit, celle qui ne descend jamais ! Promis, je m'y attèle après avoir fini le prochain Mathias Enard, Le Banquet annuel de la Confrérie des fossoyeurs (Actes Sud), reporté en octobre. Un bonheur de lecture ! Je ne vous raconterai pas l'histoire mais quel humour, quelle gaîté, quelle faconde gargantuesque. Je l'ai dévoré avec la voix rocailleuse de l'auteur au creux de mon oreille. Cela fera partie de la joie de reprendre le travail, défendre des textes comme celui-là.

### **En attendant Gaudé**

La cuisine a aussi son rayon, où j'expurge des livres jamais utilisés. Pendant le confinement, j'irai beaucoup plus l'explorer ! Habituellement, l'indéfrisable Ginette Mathiot (Albin Michel éd.1984), avec son joli tablier des années 60 me suffit, mais là, il faut inventer. Si je tentais de transformer la mélisse du jardin en une décoction comme dans Cuisine des bois et forêts (T. Magnier) reçu au dernier office de mars ? Dans la chambre d'enfant, sur une table de nuit, Les Fabuleuses aventures des Mous (Rouergue) me rappelle que les meilleurs livres pour enfants sont ceux où les parents ne s'ennuient pas.

Je dévore en trois nuitées le polar de Colin Niel, Seules les bêtes (Babel noir) : je sais, tout le monde l'a lu, mais pas moi ! Le Livre des reines (J. Chambon) de la libanaise Joumana Haddad s'empoussiérait depuis septembre 2019, je l'ouvre et ne le regrette pas ! J'ai dévoré en quelques soirées aussi un autre roman libanais, Les Vies de papier, de R. Alameddine (10/18), formidable hommage aux littératures du monde, sur fond de guerre du Liban. Sur ma liseuse, je lis ce splendide roman de Lars Mytting (Les Cloches jumelles, Actes Sud) qui ne doit pas être sacrifié à cause du confinement ! Ma liseuse est remplie à bloc des romans de mai-juin, et

certains textes d'août arrivent. Je lorgne déjà sur ces derniers car les représentants m'en ont donné envie en partageant leurs lectures sur WhatsApp. Premiers retours enthousiastes sur Barbery, Ducrozet, Bonnefoy et sur une nouvelle série de roman ado, « Darling » (Actes Sud Junior). Pas encore reçu le prochain Salman Rushdie, le Vila-Matas ou le Laurent Gaudé, qui sortent en octobre. Je dois résister en continuant à lire les romans de mai et juin, pour continuer à rattraper mon « retard ».

**Catherine Heude**  
responsable relations libraires chez Actes Sud



Marie-Rose Guarnieri \*

« plus de santé,  
mais pas moins de  
liberté ! »

\* directrice de la Librairie des Abbesses, à Paris (18e)



Marie-Rose Guarnieri, directrice de la Librairie des Abbesses, à Paris (18e). Photo DR

« **J**e vous adresse ces quelques instantanés qui ont bizarrement enchanté cette expérience inédite, cette traversée de la vie cernée par la pandémie, assiégée par des nouvelles morbides. L'arrachement à ma librairie m'a offert quelques embellies, quelques sursauts de vie, quelques éclats de bonheur au milieu de ces fâcheux auspices. C'est de cela que je voudrais vous rendre compte.

Afin de rendre service à un ami écrivain, j'ai été obligée de traverser Paris pour remettre en mains propres à son avocat des documents précieux. Et donc, rendez-vous à 10 heures sur le Pont-Neuf ! Rue Blanche, je grimpe dans le bus 74, dans lequel je suis seule comme dans un grand taxi affrété pour moi seule. Cette première sortie m'enivre d'une folle joie.

### **Rendez-vous au Pont-Neuf**

Il fait beau et j'ai l'impression d'être dans le Paris endormi photographié à l'aube par Eugène Atget. Empruntant les yeux de ce regardeur, c'est toute l'architecture des immeubles qui m'apparaît comme par enchantement. Les portes, les façades, les cours, les ateliers, les enseignes, les quais, les monuments, la place du Palais Royal, la cour carrée du Louvre. J'ai une pensée pour cet artiste à la vocation contrariée : il rêvait d'être comédien, il s'est détourné de son premier rêve en comprenant qu'il serait plus utile aux peintres et décorateurs de plateaux pour leurs archives documentaires. C'est là que commence son entreprise prodigieuse, folle, exhaustive, d'immortaliser Paris en le photographiant. C'est seulement quelques années avant sa mort, appauvri, que Bérénice Abbott, puis Man Ray, consacrent la portée artistique de son œuvre considérable : plus de 10000 plaques de verre.

Au loin sur le Pont-Neuf, j'aperçois, en attendant mon rendez-vous, le square du Vert-Galant, ce petit paradis de verdure situé à l'extrémité de l'île de la Cité. Je repense à une nouvelle de Julio Cortázar, situés dans ce lieu. Mon rendez-vous arrive, nous marchons ensemble en respectant, je vous rassure, les consignes sanitaires correctes de 1,50 m de distance, gantés, masqués ! Tous deux, nous marchons machinalement vers le Pont des Arts. Lorsque je le quitte, mes yeux tombent sur une plaque commémorative qui me bouleverse, car elle se fait l'écho d'une autre épreuve de notre histoire de France : je vous transmet ce texte :

« À la mémoire de VERCORS (JEAN BRULLER) CO-FONDATEUR en 1942 des ÉDITIONS DE MINUIT avec LE SILENCE DE LA MER et des OUVRIERS DU LIVRE qui par leur dévouement, au péril de leur vie sous l'occupation nazie, ont permis à la pensée française de maintenir sa permanence et son honneur 1942 -1992 »

Ce lieu du monde, unique et prestigieux, qui hantait ses pensées, nourrissait ses rêves, exaltait son âme : le Pont des arts. Vercors, La Marche à l'Etoile.

### **Rendez-vous avec Proust**

Pour poursuivre ce journal, je voudrais vous parler de trois livres, trois auteurs qui inspirent aujourd'hui ma vie de recluse. Ma première pensée est allée bizarrement vers Jean-Paul Kauffmann, otage durant trois ans au Liban. Il disait qu'il n'avait pu survivre tout au long de sa détention que grâce à la lecture du tome deux de Guerre et paix, de Tolstoï. Il l'aura lu pas moins de trente fois...

Plus récemment, je me suis replongée dans le livre de Philippe Lançon, Le lambeau, qui résonne encore plus fort en moi aujourd'hui. Lorsque j'ai découvert ce texte à sa sortie, je n'ai pas pu interrompre sa lecture tant il m'était impossible de quitter cette chambre. Cette expérience extrême, je l'ai inscrite en moi telle une carte du ciel m'indiquant avant l'heure, avant ce temps suspendu, combien les meilleures substances au monde pour survivre étaient ces écrivains prêts à vous escorter pour affronter le pire.

Je travaille aussi à la diffusion et à la création d'une lecture à l'occasion du centenaire de la mort de Marcel Proust, sur une idée d'Ivan Morane et Marianne Denicourt. Un recluse de l'histoire de la littérature, Céleste Albaret, gouvernante chez Proust durant presque huit années, se plia jour et nuit à ses désirs. Ce témoin précieux, cette femme de l'ombre, prend sur elle toutes les contingences de la vie de son maître afin qu'il se consacre intégralement à l'écriture de son œuvre, dont elle mesure immédiatement l'importance. Elle y contribue de toutes ses forces en étant sa confidente, en rassemblant, en collant les corrections sur des papillotes, en vérifiant des informations, en gérant ses relations extérieures, en lui inspirant certains traits de caractère du personnage de Françoise. Il est émouvant pour moi de contribuer à faire entendre la voix de cette femme unie jusqu'au bout à l'œuvre et à la vie de Marcel Proust.

### **Rendez-vous le 13 juin**

Bien sûr, ce qui m'importe aussi dans ce Journal du confinement, c'est de parler de mon métier de libraire. Ce n'est pas à l'ordre du jour de distribuer les bons et les mauvais points. Il n'est pas de bon goût non plus de ne pas être solidaire de chaque prise de position, même divergente de mes confrères. N'est-il pas cependant sain et constructif de débattre ?

Je veux bien m'occuper de plus en plus de santé, c'est vital, mais pas de moins en moins de liberté ! Il ne faut pas non plus se tromper d'adversaire. Nous sommes nécessairement unis sur le fond et c'est tous ensemble, avec l'aide des pouvoirs publics, que nous devons mutualiser nos talents pour tenter d'inventer une issue heureuse à cette terrible épreuve. J'aurais souhaité, car c'est pour moi la force de notre métier, que la diversité des points de vente, des situations géographiques et des économies, que toutes ces différences puissent jouer en notre faveur et permettent d'apprécier tout en nuances la façon de traverser cette crise. Et que l'on laisse à chacun le choix d'estimer ce que nous désirons mettre en place pour nos libraires et lecteurs.

Passons sur tout cela, et avançons déjà vers demain ! Lorsque nous rouvrirons nos librairies, nous souhaiterions, avec mon équipe et mes partenaires, booster nos points de ventes en réinscrivant dans nos agendas la grande fête de la librairie indépendante. A la date du samedi 13 juin, un mois après la réouverture de nos librairies, nous voudrions faire en sorte que ce soit un grand rendez vous avec nos lecteurs !

J'espère que nous pourrons témoigner déjà de notre ténacité et de notre énergie afin de remettre à flot nos lieux. Et la vie des livres. Notre publication, A plus d'un titre, éditée avec les éditions Gallimard et Thierry Magnier, est prête. »

**Marie-Rose Guarnieri**

directrice de la Librairie des Abbesses, à Paris (18e)



Manuel Carcassonne \*

« même les plaintes  
des libraires me  
manquent »

\* P-DG de Stock



Le P-DG de Stock, Manuel Carcassonne, en confinement en avril 2020.

Photo DR

« **J**e me souviens du confinement. Je me souviens d'avoir répondu en boucle aux mêmes interlocuteurs que 1. Oui je publierais bien les Mémoires de Woody Allen le 13 mai, puis le 20 mai, puis le 27 mai, et que mon optimisme en matière de calendrier s'effiloçait au fur et à mesure, craignant qu'à force de coller à la réouverture des libraires, on aille se tamponner à la rentrée littéraire ! que 2. Non, je n'étais pas un héros de la libre-pensée, mais que je faisais juste mon métier d'essayer de publier de bons livres.

Je me souviens d'un mikado-casse-têtes-embrouillamini qui consiste à alléger un programme éditorial d'au moins 60% de titres avant l'été et de 30% de titres après l'été, au nom d'un virus minuscule que j'ai pris en grippe, désolé du jeu de mots, et qui bouscule nos codes, nos habitudes, nos auteurs, un virus mal élevé en fait, une sorte de cousin simplet qu'on a chez soi, et qui fiche la pagaille.

### **Frustré, frustré, frustré**

Je me souviens d'être frustré, frustré, frustré, à l'idée de ne pas circuler de ville en ville, présenter notre rentrée aux libraires invités par nos équipes aimées de la maison Stock, ah le Tobie Nathan ! ah le Simon Liberati ! ah le Emmanuel Ruben ! ah l'excellente rentrée aux âmes fortes, aux imaginaires puissants, l'une des meilleures que je défendais depuis trente ans, il a fallu que ça tombe justement cette année, je ne parviens pas à la lâcher cette rentrée, comme une mère accrochée à son enfant, la vieille mère juive que je suis devenue avec l'âge, et je me souviens d'avoir présenté cette rentrée devant des écrans, en Teams, en Zoom, en virtualités brouillées sans connexion, et combien je déteste le monde virtuel. Ô combien j'aime le monde réel des rencontres avec les libraires, même leurs plaintes me manquent, et nos dîners à Lyon, à Bordeaux, à Lille, à Bruxelles, ville merveilleuse où 15 journalistes m'écoutent pérorer sur nos livres, seule ville du monde où ce miracle narcissique est possible, merci à eux. L'an prochain, on multiplie les rencontres et on s'embrasse, peu importe les ligues de vertu et l'hygiène.

Je me souviens d'avoir reçu des manuscrits sur écran : je ne lis que le papier, j'aime le papier, son odeur, son toucher, les imprimeurs, les liasses, la poussière, les marges, les bibliothèques qui croulent, bien rangées, mal rangées, qu'importe, j'aime retrouver dans un livre une carte postale oubliée, signée d'uneoureuse ou

d'un ami, l'amoureuse pour me quitter le plus souvent, l'ami pour me reconforter, et d'avoir répondu lâchement à tous ces auteurs en herbe, je vous lirais après, mais après quoi, quelle apocalypse, quel retour à la normale, quelle vie meilleure.

### **Adios, Nicky. Adieu à ce monde qui connut la liberté de vivre et de croire**

Je me souviens de Nicky Fasquelle emportée par le Covid-19 auquel elle ne croyait pas, cette peste d'aujourd'hui, la femme de Jean-Claude Fasquelle, qui m'engagea jadis chez Grasset (il y a 30 ans !).

Nicky, l'âme du Magazine littéraire, une voix tantôt rauque tantôt folle de décibels, une énergie entêtée, une liberté, une vie entière, et quelle vie, au service des auteurs, je me souviens des dîners chez eux dans une maison sudiste hors du temps, où le chien grignotait mes chaussures, nous étions bientôt ivres de vin rouge. Voici Umberto Eco, Yves Berger, Benoîte Groult, Marie-Françoise Leclère et Lucien Bodard, Serge July, Virginie Despentes, les Feltrinelli, les éditeurs du monde entier, des amis, des inconnus, des jeunes, des vieux, tous accueillis avec la même ferveur et le même rire italien tonitruant, un rire d'un autre temps, d'un temps que ce virus n'a pas contaminé. Adios, Nicky. Adieu à ce monde qui connut la liberté de vivre et de croire.

Je me souviens d'avoir tenté de travailler, de lire, d'écrire, de commander des livres qui n'arrivaient pas, d'avoir lié amitié avec le facteur. Je me souviens de tout ce temps passé à combler l'état suspensif, contre-nature, à construire un vain barrage contre ce tsunami invisible d'emmerdements, d'annulations, de reports, d'auteurs à rassurer quand moi-même je n'en menais pas large, travailler certes, mais peut-on le faire avec une boule d'énergie accrochée à vous, un fils de 3 ans, l'ennemi du vice solitaire qu'est la lecture ?

Je me souviens d'avoir franchement détesté le télé-travail.

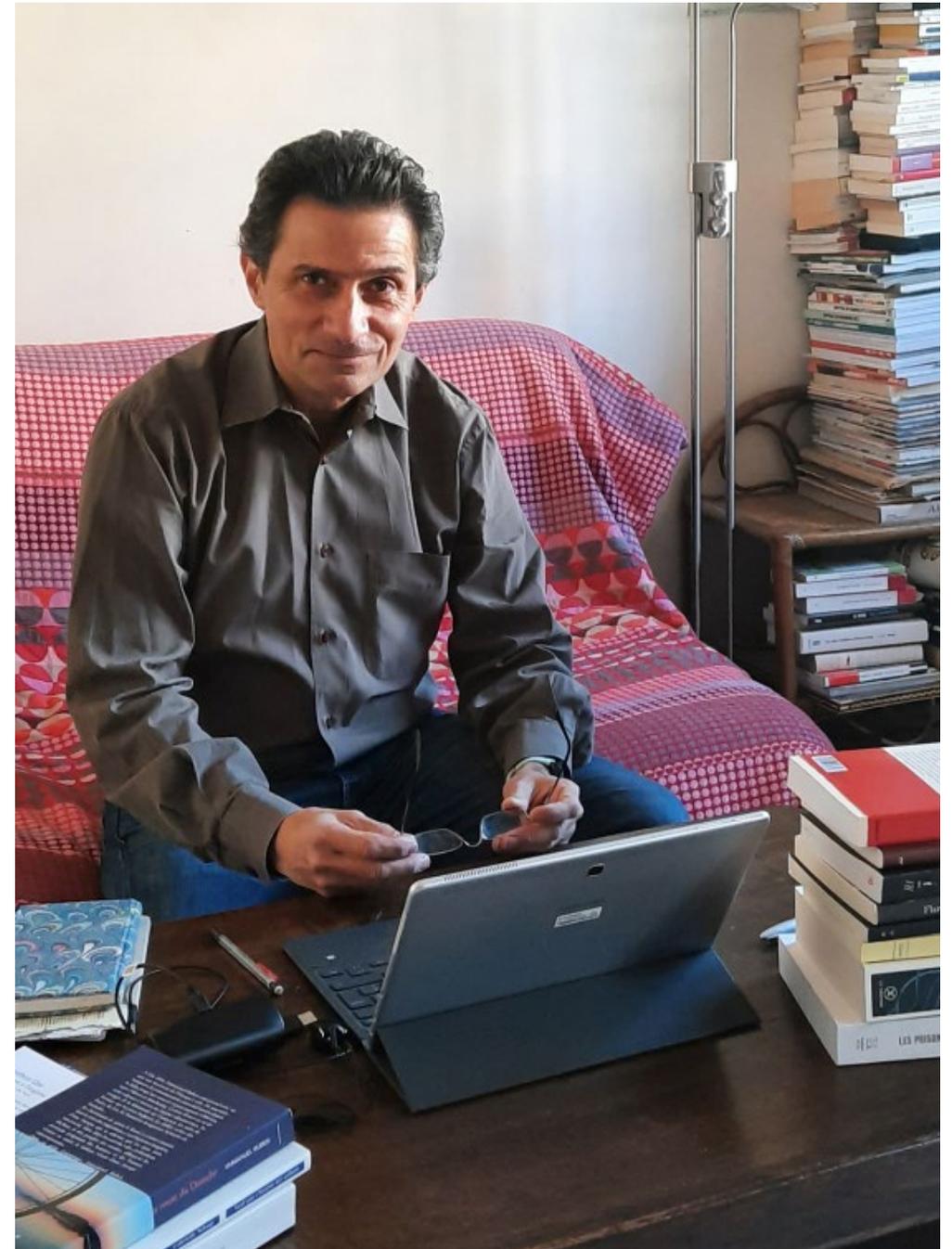
Je me souviens d'avoir fait ce qui serait pour moi le summum des cauchemars : les prix littéraires étaient tous annulés, puis décalés en 2021. Je me souviens de m'être réveillé, et non finalement, voilà une institution qui résistait à tout. »

**Manuel Carcassonne**

P-DG de Stock



# Du confinement au « jour d'après »



**Philippe Soussan, libraire à Juvisy-sur-Orge : «Serons-nous au rendez-vous de cette échéance ?». Photo DR**

**A**vec le texte de Manuel Carcassonne (Stock), publié vendredi 24 avril, et les témoignages que nous avons rassemblés ci-dessous, s'achève le « Journal du confinement » de Livres Hebdo que vous avez été très nombreux à suivre pendant près de six semaines sur livreshebdo.fr. Libraires, bibliothécaires, éditeurs, organisateurs de salons et de festivals, en France mais aussi en Belgique, en Suisse, au Québec, en Algérie ou en Tunisie, tous les métiers ont pris la parole, le plus souvent grâce à des voix féminines, vous l'aurez remarqué.

Dès lundi, témoignant d'une nouvelle phase dans l'activité des professionnels du livre au temps du Covid-19, ce Journal du confinement cèdera la place à une nouvelle série, « Le jour d'après », toujours ouverte à tous les professionnels, et qui mettra désormais l'accent sur les perspectives et les modalités de la relance pour chaque secteur de la chaîne du livre.

### **Ces journées qui s'achèvent**

L'équipe de Livres Hebdo tient à remercier tous les participants au Journal du confinement, et notamment celles et ceux dont la copie n'a pu être publiée, mais qui ont contribué tout autant à faire vivre cette communauté de confinés qui s'est retrouvée autour de notre « Journal ».

Merci par exemple à Dominique Tourte, directeur des éditions inventit et président de l'association des éditeurs des Hauts-de-France, qui écrivait dans sa contribution : « Une nouvelle journée s'achève, déjà la 21<sup>e</sup> de notre confinement. En fin de soirée, dernières consultations mail. C'est ainsi que je lis la chronique de Chloé Pathé des éditions Anamosa pour Livres Hebdo. Son texte me touche, je me reconnais dans tout ce qu'elle exprime. Dans la foulée, je lui envoie un mail pour le lui dire. »

Merci aussi à Philippe Soussan, libraire à Juvisy-sur-Orge (Les Vraies Richesses), qui se demandait déjà, il y a trois semaines : « Je pense aussi au jour d'après... Quelle place aurons-nous alors à tenir ? Et serons-nous au rendez-vous de cette échéance qui nous semble aujourd'hui si lointaine ? »

### **Ce qu'il faudrait garder de l'expérience**

Ce « jour d'après » approche pour les librairies qui pourront réouvrir à partir du 11 mai. Les bibliothèques se préparent elles aussi. Et pour ne pas oublier cette

longue période de confinement – qui n'est pas encore terminée, faut-il le rappeler –, Véronique Péan, directrice de la bibliothèque Cavanna, à Nogent-sur-Marne, notait dans son Journal : « Avec la lenteur est revenue la possibilité d'écrire, de réfléchir, de se projeter dans l'après. Imaginer les retrouvailles, les amis, les collègues, les lecteurs à portée de main. Retrouver le sens du toucher après avoir perdu l'odorat, le sens du service public après être resté chez soi. Se demander ce qu'il faudrait garder de l'expérience, ce qui pourrait changer dans le rapport à soi, aux autres. Se rappeler ceux qui, gantés et masqués, chaque jour sommés d'aller au travail, auront vécu une toute autre expérience du confinement. »





*Rendez-vous  
le 12 juin pour  
« Le jour d'après »*